

LE MONDE ILLUSTRÉ

ALBUM UNIVERSEL

20e ANNEE—No 95

MONTREAL, 13 FEVRIER 1904

40 PAGES, 5c. le N

Salle de Lecture 1j
Assemb Legislative



EN TRINEAU

ALBUM UNIVERSEL

REVUE INSTRUCTIVE ET RÉCRÉATIVE

BUREAU DE RÉDACTION
Édifice de "La Presse," 55 rue Saint-Jacques.Boîte du Bureau de Poste pour la correspondance, 758.
Tiroir du Bureau de Poste pour les journaux, 2191.
Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

Quatre mois, \$1.00.	Payable d'avance
En an, \$3.00.	Six mois, \$1.50

SOMMAIRE

TEXTE. — Echos de partout, par L. d'Ornano. — Vers Lhassa-la-mystérieuse. — Poésie: Rondel, par G. Leygues. — Notre-Dame de Chicago (avec gravures). — Josef Israëls. — Journaliste d'autrefois. — Poésie: Confiance, par L. Chollet. — Petites notes scientifiques (avec gravures). — A la veille du conflit. — Hommes mariés et vieux garçons. — Le romancier le mieux payé. — Une femme à l'assaut de l'Himalaya. — Nouvelle: Un fils, par J.-H. Rosny. — Choses vraies, (avec gravures). — L'exposition de Saint-Louis. — L'abbé Delsor. — Poésie: Souveraineté, par E. K. — Pour nos lectrices (avec gravures). — Page de Saint-Nicolas (avec gravure). — Histoires de rire illustrées. — Récréation en famille (avec gravures).

FEUILLETONS. — L'Enfant du fou, par P. Zaccane (voir notre No du 23 janvier et suivants). — Le Secret d'Odette, par P. Mimande (voir notre No du 30 janvier et suivants).

SUPPLÉMENT MUSICAL. — Marche des réservistes, par H. Weiss. — Robur, valse, par Z. Mattéi. — La cloche du soir, chanson, par L. Clapisson.

GRAVURES. — En traîneau. — Types de Thibétains. — Carte de la Corée. — Portrait de J. Israëls. — Portraits de l'Empereur et de l'Impératrice du Japon; arc de triomphe; vue de Port-Arthur. — Les Japonais sur les bords de la rivière Yalu. — Exposition de Saint-Louis: Palais des Arts libéraux et de l'Instruction publique. — M. l'abbé Delsor. — Dessins humoristiques, concours, et couverture en couleur.

ECHOS DE PARTOUT

L'année 1904 a certainement des débuts qui sortent de l'ordinaire. Les événements qui la caractériseront aux yeux de l'avenir se précipitent, et les historiens ne manqueront pas de les consigner en les entourant d'un nuage de fumée servant de cadre à d'homériques holocaustes ou à des mares de sang. L'incendie du théâtre Iroquois est à peine éteint à Chicago, et les centaines de victimes qu'on retira de ce brasier gigantesque, sont à peine enterrées, que Baltimore prend feu et voit sa partie commerciale détruite, les pertes se chiffrant par centaines de millions de dollars. Puis ce sont un peu partout des accidents qui se multiplient, et le total des morts violentes s'accroît d'effrayante façon.

Evidemment, cela semblerait être plus que suffisant pour procurer des émotions fortes aux personnes dont le tour de tressailler écarabouillées ou rôties n'est pas encore venu, et qui, en attendant, fouettent leur apathie en lisant des gazettes bien renseignées. Eh bien! non, il paraît que cela n'est pas assez, et une bonne guerre est au programme de 1904, pleine d'imprévus et grosse de conséquences. Depuis longtemps, il est vrai, on l'avait pronostiquée, mais, entre nous, elle fait son petit effet, car malgré toute sa sauvagerie atavique; l'homme, surtout celui qui parfois rêve à l'idéal fait, de vrai, de bien et de beau, ne peut sans frémir savoir que là-bas, à l'autre bout du monde, le canon gronde et anéantit des êtres humains.

Bien entendu, chers lecteurs, je n'ai pas la prétention de vous apprendre ici quelles sont les causes du conflit russo-japonais. Comme tou-

jours dans ces sortes de crises entre grandes puissances, chacune d'elles se réclame du bon droit. Franchement il ne peut en être autrement, sinon elles seraient insensées de tirer l'épée. Aussi, laissons la Russie soutenir ses prétentions sur la Mandchourie, où elle a englouti force millions (de mauvaises langues disent que la France en a fourni la plupart), laissons le Japon débarquer des troupes à Masampo, occuper Séoul et jouer un jeu dangereux dans la Mer Jaune. Mais, parlons quand même de cette guerre, c'est de circonstance. Considérons, si vous le voulez bien, cette question à un point de vue philosophique, peut-être pourrions-nous en tirer quelque enseignement d'un certain intérêt pour nous autres, Canadiens, qui sommes loin d'être aussi bien armés que les deux belligérants de l'heure actuelle.

D'abord, constatons, malgré ce qu'en dit un journal anglais local, et très chauvin, constatons que notre population est calme en présence des premiers rapports concernant les hostilités dont Port-Arthur a été témoin. Notre population a trop de bon sens pour s'emballer soit en faveur des Russes, soit en faveur des Japonais. Ces deux peuples ne nous touchent pas assez et sont trop éloignés pour que nous nous excitions à propos des probabilités de l'issue de leur lutte. Là n'est pas la question. Bien peu d'entre nous ont une idée exacte de ce qu'est l'Empire des Czars, de ce qu'est sa puissance. Beaucoup des nôtres, se fiant aux racontars de la presse jeune, américaine et anglaise, sont portés à croire que les descendants de Pierre le Grand et de Catherine II sont encore des barbares. Qu'ils se détrompent. D'autres se figurent les Japonais comme étant un peuple de païens, sensuels et féroces. Qu'ils se détrompent encore. Ces sortes d'idées en bloc ne peuvent que provoquer un jugement plus ou moins erroné.

Pourtant, la voix du peuple ne résonne jamais complètement à faux; ses accents ont toujours quelques notes de vérité. Sans vouloir louer ou blâmer qui que ce soit, il est permis de dire: que les Russes et leur autocratie nous semblent arriérés malgré leurs grands savants et leurs lois; que les Japonais, eux, malgré leur progrès, grâce à leur esprit batailleur et d'imitation quasi-simiesque, sont plutôt à plaindre qu'à priser.

Voilà deux peuples — Russe et Japonais — qui, il y a trente ans étaient séparés par un abîme social et géographique.

Les vastes steppes de la Sibirie orientale les séparaient, des usages, des moeurs et des coutumes diamétralement opposés, agrandissaient encore le fossé qui était entre eux. La vapeur et l'électricité aidant, l'augmentation de leur population aussi; un beau jour la Russie, avec de l'argent emprunté, construit le Transsibérien, veut se rendre maîtresse de l'Orient pour s'y créer des débouchés commerciaux. Le Japon, à l'étroit dans ses 400 et quelques îles, veut, lui, jeter une partie de ses 43,000,000 d'habitants sur le continent asiatique, et un conflit s'élève entre le géant Russe et le petit Japonais. Conflit qui coûtera beaucoup de sang aux deux adversaires, car ils sont braves, et si l'un est puissant, l'autre a la force de se sentir chez lui.

N'est-ce pas pitoyable que d'en arriver là pour une question de dollars?

Le péril jaune, dont on a beaucoup ri, n'est pas aussi négligeable qu'on le pense.

Je n'aurais peut-être pas tort dans ma première chronique de cette année, quand je disais que le mal de notre époque, c'est surtout l'amour de l'argent. Comment? Voilà un peuple paisible, épris de pêche dans ses eaux bleues et de fleurs poussant à l'ombre du Fuzy Yama, qui, du jour au lendemain, s'embarque dans la galère du militarisme et pique une tête dans les millions nationaux, histoire de les transformer en cuirassés, en canons, en fusils; qui, étant donné ses instincts belliqueux et le mépris de la mort qu'il doit à son matérialisme, part en guerre comme Malbrough! Quand donc les hommes, même ceux entichés de la civilisation occidentale, comprendront-ils qu'il est plus sage de rester l'arme au pied que d'en faire jouer le mécanisme à répé-

tion? Et dire que ce sont les Occidentaux eux-mêmes qui ont fait les élèves traîneurs de sabres dont le Japon est fier. C'est de l'histoire d'hier, et tous, nous savons que Russes, Anglais, Français, Allemands, ont donné des leçons aux fils du pays cher à Pierre Loti. De quoi se plaindront nos cousins d'outre-mer, si leurs émeulles trop zélés mettent le feu aux poudres internationales? Vraiment, ce n'est pas raisonnable. Pour ma part, je me souviens du temps où, à Toulon, faisant partie du corps d'officiers, je voyais les petits Japonais s'initier à tous les mystères de la guerre navale. C'étaient des gens très éveillés, doués d'une intelligence et d'une puissance de travail exceptionnelles. Je ne suis donc pas étonné de leur récent coup d'audace et du succès qu'ils viennent de remporter. M'est avis, toutefois, qu'ils ne doivent pas trop s'y fier; dans une guerre, ce ne sont pas toujours les premières victoires qui comptent, et souvent le vainqueur d'aujourd'hui devra déchanter demain. En tout cas, l'Europe a rendu un mauvais service aux enfants du pays du Soleil Levant en leur mettant en main des jouets dont ils se servent aussi habilement que méchamment.

Pour ne pas faire mentir le proverbe, il se pourrait que Chinois et Coréens en paient la casse. Et nous devrions nous estimer heureux si l'Europe ne prend pas feu devant l'incendie qui va embraser l'Extrême-Orient.

Une chose me peine, c'est de penser aux mères, aux épouses, aux fiancées dont le coeur angoissé parcourra les champs de bataille ou les flots ensanglantés, à la recherche de l'être aimé qui fait aveuglement son devoir pour la patrie en danger.

Car, en temps de guerre, dans tous les pays, le soldat marche sans plus raisonner, marche à la victoire ou à la mort, oubliant souvent dans la lutte celle qu'il aime, celle dont il défend le foyer. Du reste, vous savez la chanson militaire :

Quelque regret qu'on ait, ma belle,
Dès que le tambour nous appelle,
Fait sur-le-champ être sur pied;
Adieu l'amour et l'amitié.

A chaque instant changeant de gîte,
Nous sommes forcés d'aller plus vite,
Et de régler le sentiment
Sur la marche du régiment.

J'aurais bien d'autres choses à dire, si l'espace de cette chronique n'était pas forcément limité.

Ce sera, si vous le voulez bien, pour une autre fois.

Cependant, après avoir lu les journaux du matin et leurs dernières nouvelles, je ne puis résister au désir de stigmatiser comme elle le mérite la conduite toute récente des Japonais. Voilà un peuple à qui on a désillé les yeux, à qui on a tâché d'inculquer une civilisation supérieure; un peuple qui a étudié nos lois et notre morale, et qui, dès qu'il sait se servir de nos armes, viole les lois internationales, fait fi de celles de la guerre et, dans la nuit, sans déclaration de guerre, torpille une escadre appelée à le combattre.

Messieurs les Japonais, c'est mal, et si je ne me retenais, la politique n'étant pas le fort de cette revue, je n'hésiterais pas à vous dire que vous regretterez amèrement d'avoir trop scrupuleusement suivi la devise du chancelier de fer. Une aurore s'élève sur le monde, qui ne verra plus "la force primant le droit". Espérons, pour le bien de l'humanité, que nous assistons aux dernières luttes où l'acier, le fer et le feu l'emportent sur la parole des hommes sages et sensés.

Au Canada, nous ne devrions pas oublier que (qui veut la paix doit se préparer à la guerre) nos richesses pourraient bien nous jouer le mauvais tour d'allumer des convoitises qui se feraient jour sans déclaration de guerre, bien entendu. Kent n'a-t-il pas dit: "La raison ne dit pas que la guerre doit disparaître un jour, mais elle dit qu'il faut agir comme si la guerre devait disparaître." Le meilleur parti à prendre est encore, hélas! de se reposer sur la garde d'une épée aussi bien trempée que bien avisée.

L. D'ORNANO.

RONDEL

A CELLES DE MON PAYS

Moi, j'aime votre franc langage,
Brunes filles de mon pays,
Vos yeux clairs où mon cœur s'est pris,
Votre air fripon autant que sage.

Coquettes au rose visage,
Aux blanches dents, aux gais souris,
Moi, j'aime votre frais langage,
Brunes filles de mon pays.

Vous avez, dit-on, du courage,
L'âme bonne et le cœur épris;
Mais... trop cruels sont vos mépris...
Payses au riche corsage.
Moi, j'aime votre franc langage!

GEORGES LEYGUES.



Prêtre tibétain.



Femme tibétaine parée de ses bijoux.

VERS LHASA-LA-MYSTÉRIEUSE

Le Thibet, la "terre défendue" des lamas, attire, fascine l'explorateur. Jusqu'ici, il est jalousement resté fermé aux Occidentaux, et les seuls Européens qui aient visité sa capitale sont un Anglais, Bankroft, qui y passa douze ans (1825) et fut assassiné au Ladak, dans son voyage de retour aux Indes, et deux Français, les pères Huc et Gabet (1843).

Le séjour de ces deux Français à Lhasa a été contesté par les Anglais. Le docteur Matignon, au cours d'un voyage d'exploration qu'il fit, il y a quelques années, en Mongolie orientale, a pu confirmer l'exactitude des faits relatés par le père Huc dans son "Voyage en Tartarie et au Thibet". Des missionnaires belges qu'il rencontra avaient eu, comme catéchiste, le domestique même du père Huc, le Mongol Soudachiemba; ils l'avaient interrogé sur les nombreux détails donnés par le prêtre français sur son retour à Lhasa, et le Mongol, dans ses réponses, s'était toujours trouvé en parfaite concordance avec le récit de son ancien maître: n'est-ce pas là une preuve irréfutable de la visite de notre compatriote à la mystérieuse capitale?

Une mission militaire anglaise est en marche vers la terre interdite; les difficultés qu'elle rencontre sont grandes, bien que, de la frontière des Indes au Thibet, la distance, à vol d'oiseau, soit très courte.

Le récit de cette expédition, que commande le colonel Younghus-

band, ne pourra manquer d'être intéressant. Darjeeling, le célèbre sanatorium anglais, d'où le regard embrasse le panorama merveilleux des Himalayas que dominent les plus hauts pics du monde, le Gaurisanker et le mont Everest, Darjeeling est situé à l'entrée de la passe qui conduit au Thibet.

Entre le Népal et le Boutan, se trouve le Sikhim, où les Anglais sont les maîtres. C'est la route qui conduit au pied de cette forteresse quasi inexpugnable qui forme le haut plateau du Thibet.

Tout semble s'être réuni pour garantir le Thibet de l'invasisseur: la rudesse du climat avec son froid sibérien; la pauvreté et l'aridité des

montagnes. Le transport des approvisionnements devient une grosse question pour la moindre expédition.

La population au Thibet est très clairsemée: les villages sont rares, les maisons isolées sont de vraies forteresses; l'hospitalité n'y est guère pratiquée; la porte se ferme au nez de celui qui y frappe, et le voyageur n'est reçu qu'en s'introduisant par surprise, presque de force.

Les Thibétains sont terriblement sales, vêtus de longues robes ordinairement rouges. L'hiver, ils s'habillent de peaux. Le yak est leur bête de somme préférée, et les longs poils de la queue de cet animal servent à faire de superbes tapis aux reflets soyeux, qu'on peut quelquefois acheter, par hasard, à Péking.

Le Thibet est le grand centre du lamaïsme, c'est-à-dire le bouddhisme indien, réformé au quinzième siècle de notre ère, et qui a conquis toute la Tartarie et la Chine. Les lamas jouissent d'une très grosse autorité et le dalaï-lama est à la fois pape et empereur.

La polygamie existe au Thibet. La femme y est très rare. Elle est aussi sale que l'homme. Cependant, celles que l'on peut rencontrer à Darjeeling, appartenant à la classe riche, ne sont pas laides; les yeux ne sont pas trop bridés; les pommettes sont peu saillantes. Leur parure est un véritable caparçonnage, aussi brillant que sonore.

La barbarie des Thibétains est telle, que leurs moines (lamas) mangent les cadavres de leurs concitoyens; afin, disent-ils, d'apaiser la colère des dieux.



Les Russes et les Japonais en présence dans leurs compétitions pour la possession de l'influence prédominante en Mandchourie et en Corée.

NOTRE-DAME DE CHICAGO

L'histoire de la première paroisse canadienne-française à Chicago, l'histoire de la paroisse Notre-Dame de Chicago, est à peu près et invariablement l'histoire de presque toutes nos paroisses canadiennes de l'Ouest; on se groupe d'abord pour la conservation de nos mœurs et de nos coutumes; la congrégation se forme; l'église se construit en petit, puis, sortant peu à peu du chaos des débuts, on élève un temple magnifique que l'on dédie solennellement à la gloire du Très-Haut.

Mais si la marche ordinaire de l'organisation paroissiale a été suivie comme dans la grande majorité de nos centres canadiens-français de l'Ouest, le champ d'action où on élevait ce temple à la gloire du Tout-Puissant, se transformant subitement d'un simple petit hameau en une des cinq premières villes du monde devait, de toute nécessité, subir des changements et des transformations diverses.

On en pourra juger d'après les gravures que nous publions. Bien modeste est en effet l'église de Notre-Dame de Chicago, bâtie en 1833, si on la compare à la basilique moderne qui la remplace, et dont l'ensemble extérieur est fidèlement reproduit par notre gravure. Sans crain-



La première église catholique à Chicago.

te de se tromper on peut dire que ces deux monuments, celui de jadis et celui d'aujourd'hui, donnent en quelque sorte la mesure dynamique de la force et de l'énergie morale de notre race, qualités que nous sommes heureux de constater.

Nos lecteurs contempleront aussi avec plaisir les traits du Rév. M. Bergeron, le prêtre distingué qui dirige l'esprit des fidèles canadiens-français appartenant à la paroisse de Notre-Dame de Chicago.

JOSEF ISRAELS

Les Pays-Bas ont célébré, le 27 du mois dernier, le quatre-vingtième anniversaire de Josef Israels. Tous ceux qui ont voué à la peinture quelque affection s'associèrent, d'un cœur sincère, à cet hommage au plus grand peintre hollandais contemporain. Car ils connaissent son oeuvre et la tiennent en haute estime, et Paris a, dès longtemps, consacré la très pure gloire dont jouit, dans son pays, cet artiste au talent émouvant et sincère.

Depuis 1855, époque où, cherchant encore sa voie, il se faisait distinguer pour la première fois, à l'Exposition universelle, avec un "Prince d'Orange" assez romantique, jusqu'à l'Exposition de 1900, où deux toiles sobres, mais pleines de vie, le représentaient, il est revenu fidèlement vers la France chaque fois qu'il a eu quelque oeuvre significative à montrer, comme s'il avait tenu à faire constater chacun de ses progrès, à faire enregistrer chacun de ses victoires.



Le révérend A. L. BERGERON, le prêtre distingué qui préside aux destinées de la paroisse de N.-D. de Chicago.

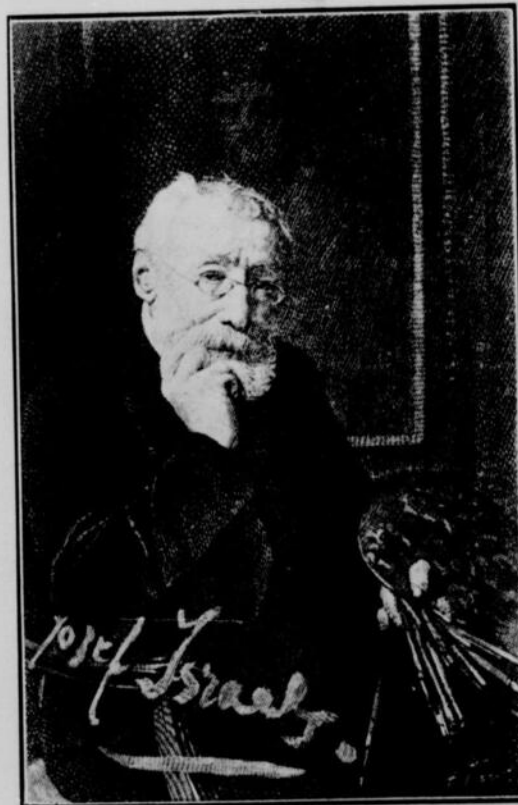
Josef Israels est le fils d'un marchand juif de Groningue, dont la grande ambition eût été de le voir devenir rabbin, mais qui, toutefois, ne contraria sa vocation que juste autant que le doivent faire, en pareil cas, les parents sages. Le jeune homme s'en alla donc étudier à Amsterdam, sous Buys et Krusemann. Puis, la vue d'un tableau d'Ary Scheffer l'ayant, paraît-il, enflammé pour l'école française de cette époque d'une ardeur insensée, il accourut à Paris et entra dans l'atelier de Picot.

Plus tard il retourna au pays de Rembrandt, pour y jouir de la gloire acquise par un travail consciencieux.

JOURNALISTE D'AUTREFOIS

Alphonse Peyrat venait de perdre sa mère. Le futur vice-président du Sénat était pauvre, très pauvre, les appointements qu'il touchait à la "Presse" étant aussi modestes que le labeur était rude. Le jour même où il était atteint par ce deuil, il vendait son volumineux exemplaire de l'"Histoire parlementaire de la Révolution" par Buchez et Roux, pour payer le lendemain les obsèques de sa chère morte.

Et il était seul, près du lit funèbre, entre sa femme et ses enfants, lorsqu'on vint lui dire qu'un visiteur était là, sur le carré, qui le demandait.



M. JOSEF ISRAELS

— Son nom? fit Peyrat.
— M. Laurentie.

C'était le vieux rédacteur en chef de l'"Union", l'ancien collaborateur de la "Quotidienne", le champion de la légitimité, qui, né le 21 janvier 1793, le jour même de la mort de Louis XVI, avait voué sa vie tout entière au service de son roi.

Plus d'une fois, dans ses articles de la "Presse", où il s'occupait alors plus spécialement des affaires étrangères, tandis que Girardin et Arthur de la Guéronnière se partageaient les articles de tête, plus d'une fois, en ses vigoureuses et pressantes polémiques, Alphonse Peyrat avait combattu les opinions de M. Laurentie et fait assaut à coups de plume, d'arguments et de postes.

Le vieux journaliste légitimiste entra chez le journaliste républicain.

— Monsieur, dit-il très simplement, entre confrères on se doit un appui quand on s'estime, comme on se doit loyauté quand on combat. Je ne suis pas riche, mais je vous sais malheureux. Voulez-vous me permettre de me mettre à votre disposition? Devant certaines douleurs, il n'y a plus d'adversaires.

Alphonse Peyrat n'avait jamais oublié ce souvenir. Il en parlait avec émotion bien des années après.



La nouvelle église de Notre-Dame de Chicago.

CONFIDENCE

Je suis dans le jardin fleuri
Descendu par la nuit sans voiles,
Et j'ai dit ma peine aux étoiles,
Et les étoiles m'ont souri.

Des lueurs flottaient sous les arbres,
Et des rayons, vagues, tremblants,
Luisaient le long des contours blancs
Des vases de pierre et des marbres.

L'ombre frissonnait, et parfois,
Des branches lentement bercées,
Ainsi que de lèvres pressées,
Montaient des soupirs et des voix.

Et la brise chantait, et l'onde
En tombant des vasques semblait,
Avec son fauve et lourd reflet,
Comme une chevelure blonde.

Déjà, dans un bosquet lointain,
Sur la brèche d'une tourelle,
La plainte d'une tourterelle
Saluait l'aube du matin.

Et les fleurs balançaient leurs urnes,
Jetant leurs douloureux parfums
Aux tourments jeunes et défunts
Comme aux enchantements nocturnes.

Et ma peine au jardin fleuri
S'en allait dans la nuit sans voiles;
Je l'avais contée aux étoiles,
Les étoiles m'avaient souri.

LOUIS CHOLLET.

Petites Notes Scientifiques

LA MOTOCYCLETTE PRATIQUE

Avec l'automobile s'est développé le goût du grand tourisme; entraînés par de puissants moteurs, à des vitesses de trains express, les chauffeurs d'aujourd'hui ont redonné aux routes leur animation d'autrefois, non sans diminuer un peu la vogue de la bicyclette. Des constructeurs ingénieux songèrent alors à doter ce frêle instrument d'un moteur, qui, plus régulier et plus puissant que le moteur humain, permettrait à tous de goûter les joies de l'automobile.



La "Précourt" 1/2 de litre d'essence pour le moteur.

Quand on songe qu'avec ces engins minuscules des coureurs purent se transporter de Paris à Berlin, à Vienne, à des vitesses supérieures à celles de la plupart des trains, on ne saurait trop admirer les progrès réalisés par les constructeurs.

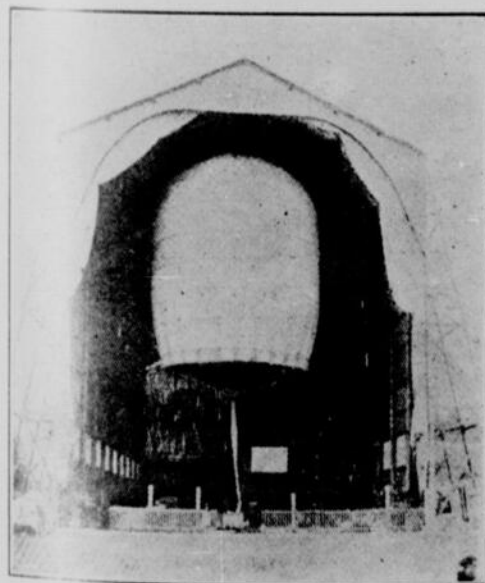
La moto-cyclette vient récemment de recevoir sa consécration, grâce au concours du Moto-cyclo-Club.

Ce concours a eu lieu sur une distance de 1,000 kilomètres, qui devait être parcourue en six étapes.

Après 15 jours d'un travail pénible, le classement officiel a paru. On peut remarquer que, malgré leur long et pénible parcours, les machines sont encore en bon état.

LE BALLON PARACHUTE

Il y a, en ce moment, sous le hangar de l'aéro-club, à Saint-Cloud, un ballon de forme curieuse, ni sphérique, ni allongé, mais en hauteur et recouvert d'un voile destiné à former parachute. Ce ballon parachute, le "Swenke II", va être prochainement expérimenté par l'ascensionniste suédois Unge.



Le "Swenke II" ballon-parachute du capitaine Unge dans le hangar de l'Aéro-Club, à Saint-Cloud.

FAUCARDEUSE MÉCANIQUE

M. Max Ringelmann vient de donner dans le "Journal d'agriculture pratique" la description d'une curieuse machine, la "faucardeuse mécanique" de M. Amiot. Cette machine pourrait rendre au Canada de réels services.

Disons, tout d'abord, que le faucardement, c'est l'opération qui consiste à couper les herbes aquatiques qui encombrant les canaux sans pente, les étangs et, en y fixant la vase, les transforment en marais plus ou moins pestilentiels. L'opération est difficile et longue lorsqu'on la fait à la main avec des faux, ce qui constitue la vieille formule. A notre époque où les mécaniciens abordent avec tant de succès tous les problèmes, le faucardement mécanique était évidemment indiqué. Il y avait du reste un cas magistral à résoudre. C'était le faucardement devenu nécessaire des quatre mille hectares de terrain situés à l'embouchure de la Dives, rivière qui se jette dans la Manche entre Cabourg et Houlgate, les stations balnéaires maritimes bien connues des villégiateurs.

Pour assainir cette grande surface marécageuse sans mobiliser une armée de faucardeurs, M. Amiot a combiné la machine flottante que montre notre dessin. Elle consiste en un bateau en fer de 18 pieds de longueur et de 4 pieds et demi de largeur, muni, en son milieu, d'un moteur à essence de pétrole du système de Dion-Bouton, ayant une puissance de six chevaux. Ce moteur actionne, par courroies, sur l'avant, une roue à palettes qui promène l'embarcation à la vitesse de un mille et demi à l'heure; à l'arrière, le même moteur actionne, en mouvement alternatif, deux grandes scies de faucheuses montées sur un châssis vertical oscillant.

Dès que les trois hommes composant son équipage ont bien réglé le moteur et l'inclinaison des scies, la fâcheuse et opulente récolte de plantes, d'herbes, de roseaux, est fauchée avec une précision mécanique; tout cela vient à la surface, on le recueille avec des rateaux et on l'envoie pourrir sur les bords.

Il y a là une oeuvre d'hygiène et d'assainissement importante, en même temps qu'une application nouvelle de ces intelligents moteurs dont nous a dotés l'automobilisme; on peut dire une fois de plus que l'automobilisme mène à tout, mais, contrairement au vieux proverbe: "à la condition de ne pas en sortir."

Le faucardement effectué à bras coûtait trois fois plus cher.

LE TRAIN DU COLONEL RENARD

Une des curiosités du Salon du Cycle, tenu récemment à Paris, est, sans contredit, le train automobile à propulsion continue, inventé par le colonel Ch. Renard.

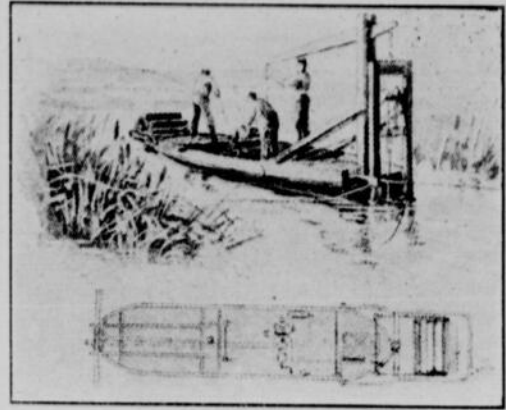
Ce moyen de locomotion tout nouveau et tout à fait ingénieux est basé sur le double principe:

1o De mettre le moteur en communication, non pas électrique, mais mécanique, avec les roues de tous les véhicules, de façon à profiter de l'adhérence de toutes les roues, ce qui permet, avec une machine très légère, de conduire un train très chargé;

2o De disposer les attelages de façon que, si le premier véhicule décrit une courbe, tous les véhicules décrivent automatiquement la même courbe, comme s'ils étaient guidés par des rails et sans que le conducteur ait à s'en occuper.

Il résulte, des essais faits à Meudon-Chalais, que le système fonctionne d'une façon très satisfaisante, et qu'il paraît appelé à rendre de grands services, non seulement en temps de guerre, mais encore pour la locomotion automobile et automotrice particulière. Ce train routier résume toute une série de longues et patientes études du colonel Renard et constitue un véritable progrès.

La flatterie est comme l'ombre, elle ne nous fait ni plus grand ni plus petit.



Le faucardement ou coupe des herbes aquatiques. — La faucardeuse mécanique de M. Amiot.

CHEMIN DE FER AUTOMOBILE "A TÉLESCOPAGE"

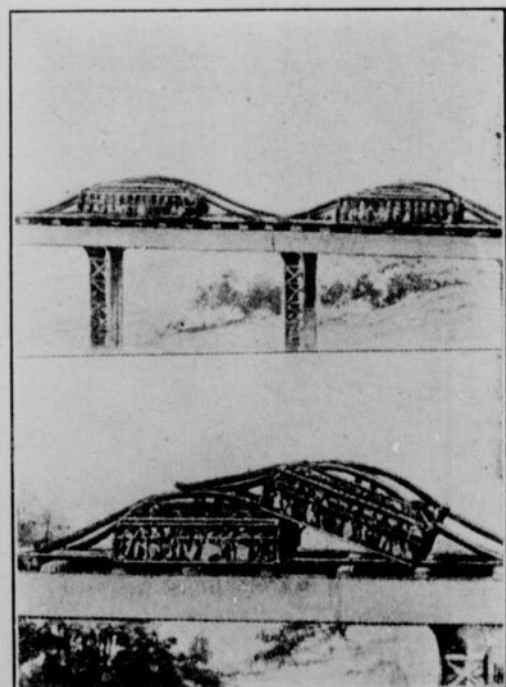
On s'est souvent amusé de la conception consistant à éviter les télescopes des trains de chemins de fer en permettant aux deux trains qui s'abordent de se passer l'un par-dessus l'autre. A cet effet, les inventeurs munissaient l'avant des locomotives d'un plan incliné se prolongeant par une voie ferrée sur la toiture du train.

Il ne paraît pas que cela ait été essayé; mais les promoteurs de ce genre de projets n'ont pas cependant, comme on dit, désarmé.

Ainsi, les journaux techniques américains nous donnent la description, que résume notre dessin, d'une variété automobile du "train à télescopage". C'est un chemin de fer à voie unique sur lequel circulent en sens inverse, sans se préoccuper les uns des autres, de grande voitures automobiles. Elles sont garnies d'une arca-ture en acier articulée qui leur permet de s'aborder "en douceur", comme disent les marins: la première qui aborde l'autre passe par-dessus.

De petits modèles en ont été faits et essayés avec succès, d'après ce que les inventeurs affirment; mais, on sait que les inventeurs affirment toujours, en tout cas, le succès de leurs expériences.

Si cet étonnant système a des chances d'entrer dans la pratique, ce serait simplement, ce semble, pour faire concurrence aux "montagnes russes" dans les fêtes foraines, à titre de système à émotions. Tout invraisemblable que paraisse cette mise en pratique, on ne peut affirmer qu'elle ne se produira pas, à notre époque où les tonneaux roulants, les balançoires magiques, et les diverses variétés de "looping the loop" ont un si grand attrait pour le public.



Chemin de fer nouveau genre.

A la veille du conflit

Le Japon et la Russie viennent respectivement de rappeler leurs ambassadeurs auprès des Cours de Saint-Petersbourg et de Tokio. Cela équivaut presque à une déclaration de guerre, et il se pourrait qu'avant la publication de ces lignes, de sérieux engagements entre les troupes de terre et de mer de ces deux puissances, aient eu lieu. Comme c'est l'Empire du Soleil Levant qui prend l'initiative d'une rupture diplomatique grosse de conséquences, nous jugeons à propos de publier ici le portrait de son Empereur et celui de son épouse, la jeune Impératrice Haruro. Les Japonais sont très patriotes, et naguère encore ils se livraient à toutes sortes de courbettes orientales lorsqu'en présence de leurs souverains ou des hauts dignitaires de l'empire. Des arcs de triomphe dans le genre de celui que nous publions sont érigés un peu partout où le Mikado doit passer, lors d'une grande solennité. Nous offrons aussi à nos lecteurs une vue de Port Arthur, l'une des principales bases navales de la Russie, en Extrême-Orient, et d'où naguère une flotte russe partait pour une destination inconnue. Enfin, c'est un campement de Japonais, établi sur les bords de la rivière Yalu, que nous publions ici. Comme très probablement ces parages verront bientôt de grands engagements entre les troupes de terre du Japon et de la Russie, leur vue intéressera sans doute nos lecteurs, ainsi que les notes géographiques suivantes :

Les Japonais habitent un archipel de 487 îles, étendu du Kamchatka aux Philippines, et divisé en quatre groupes: les Kouriles, l'archipel Japonais propre, les Liou Kiou, Formose et les Pescadores. La superficie de l'ensemble est de 417,381 kmq.; la population, de 43,760,754 individus. Ils n'habitent pas seuls ce domaine et sont très inégalement répartis sur sa surface. Il faut, en effet, citer entre autres habitants de cet archipel, les Kouriles, les Aïnos ou Kamshadales, des Chinois, des Malais et environ 12,000 habitants de races étrangères diverses, blanche, noire ou jaune.

L'observation éveillée par la persistance de



Arc de triomphe élevé à la gare d'Uyeno, en l'honneur de Sa Majesté l'Empereur du Japon.

castes, révèle parmi les Japonais l'existence d'une population conquérante superposée à une population conquise, en découvrant le type malais prononcé, à côté d'un type composite de Malais et d'Aïnos, et surtout d'un groupe de parias, les "Etas".

Au premier groupe appartiennent: la caste noble ou "kouadzokou", et la caste des guerriers ou "Samourais", ou "shidzokou"; au second, la plèbe des "nidzokou", dénommés aujourd'hui "heimin" (simples particuliers), depuis l'abolition du régime féodal.

Les "Etas" font partie du "Japon qu'on ne montre pas", et que les Japonais sont très mécontents de voir découvrir par des étrangers.

Il faut une expérience prolongée sur place pour les distinguer à peu près sûrement de la plèbe.

Leur origine est incertaine. La fréquence des maladies de peau

chez eux a induit certains historiens à leur donner pour ancêtres des colonies de lépreux.

Ils ont gardé les moeurs des populations parias. Ils monopolisaient jadis les professions regardées comme dégradées. La loi les évaluait au septième d'un homme.

Ils avaient pour chef un petit daimio nommé "Eta gatchira".

Ces usages ne sont plus qu'un souvenir, depuis la révolution dite de Meidji (1868-1869).

Les "Etas" portent aujourd'hui le costume, ont le genre de vie, le gouvernement et les croyances de la plèbe.

A la dernière heure, nous avons le regret d'apprendre qu'un combat naval terrible est engagé entre les flottes ennemies en face de Port Arthur. Onze navires japonais seraient coulés, ainsi qu'un russe, et Port Arthur serait en feu.

LES HOMMES MARIÉS

Sont-ils plus égoïstes que les vieux garçons ?

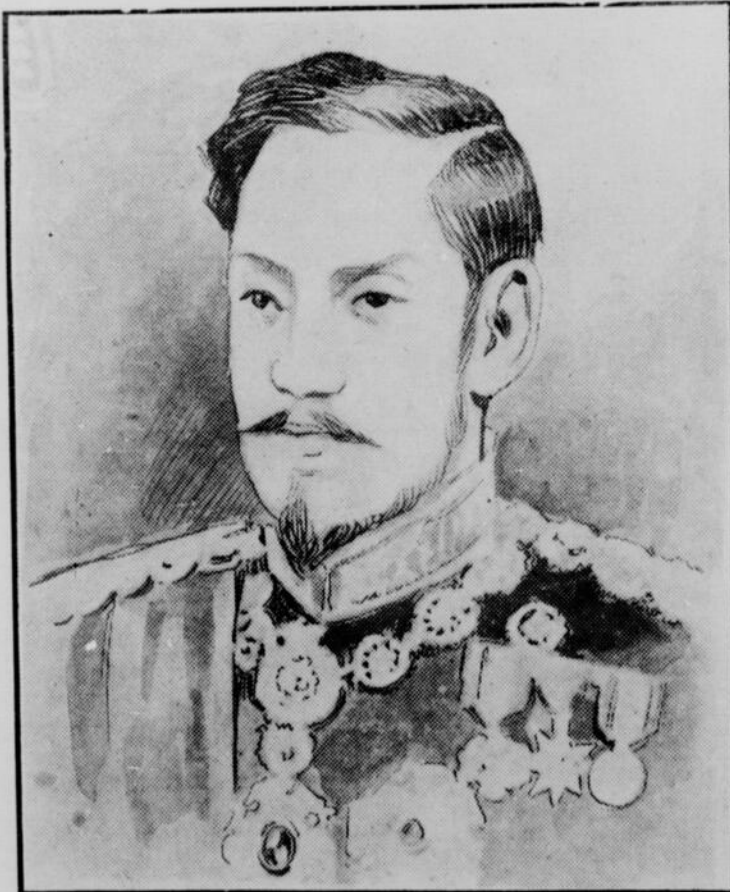
Ceux qui se plaignent le plus des vieux garçons, ce sont les gens mariés. Ils aiment à juger sévèrement les célibataires et se plaisent à les rabaisser particulièrement en présence des dames. C'est de bonne guerre.

Demandez à un mari ce qu'il pense des vieux garçons qu'il compte parmi ses amis. Avec un regard de pitié, il vous répondra qu'ils sont peureux, qu'ils ont une très haute opinion d'eux-mêmes, qu'ils sont égoïstes, avares, enfin, qu'ils réunissent tout ce qui peut rendre un homme souverainement désagréable.

Ecoutez maintenant le mari parler de lui-même. A l'en croire, il serait orné de toutes les qualités et de toutes les vertus, simplement parce qu'il est mari et que son ami est célibataire.

Il semble croire qu'en prenant femme il a fait une action noble et désintéressée. L'autre, au contraire, qui n'a ni femme ni enfants à nourrir et à élever, est, à ses yeux, un être inutile, une plaie de la société.

Cependant, cette opinion du mari n'est pas toujours partagée par son aimable moitié.



LE MIKADO, EMPEREUR DU JAPON.



SA MAJESTÉ L'IMPÉRATRICE HARURO en toilette de gala à la cour de Tokio.

Et si vous voulez vous en assurer, demandez à sa femme de vous dire ce qu'elle pense des hommes mariés et des vieux garçons.

Egoïstes, les maris? vous dirait-elle. Ah! non, certes! Jugez-en vous-même. Le mien ne se plaignait-il pas à déjeuner qu'on lui eût servi froid ce qui restait du gigot du soir.

— Toujours le même menu! C'est intolérable. Quelle maison! Les oeufs à la coque sont durs, le beurre n'est pas frais. Comment pourrai-je travailler, nourri de la sorte? C'est un vrai martyr!

Monsieur désire avoir chez lui tous les comforts possibles, mais il trouvera à redire aux notes du tapissier, du boucher, du crémier, du boulanger, que sais-je!... Il voudra que je sois bien mise, mais quand arrivent les factures des couturières, des modistes ou des grands magasins, ah! monsieur, quelles clameurs!

Il n'y comprenait rien! D'autres femmes cependant s'habillent d'un rien, elles savent retaper leurs robes et leurs chapeaux, elles ont toujours l'air de les faire paraître neufs. Je gaspille, je suis indigne de sa confiance, je le ruine!... Comme c'est drôle!

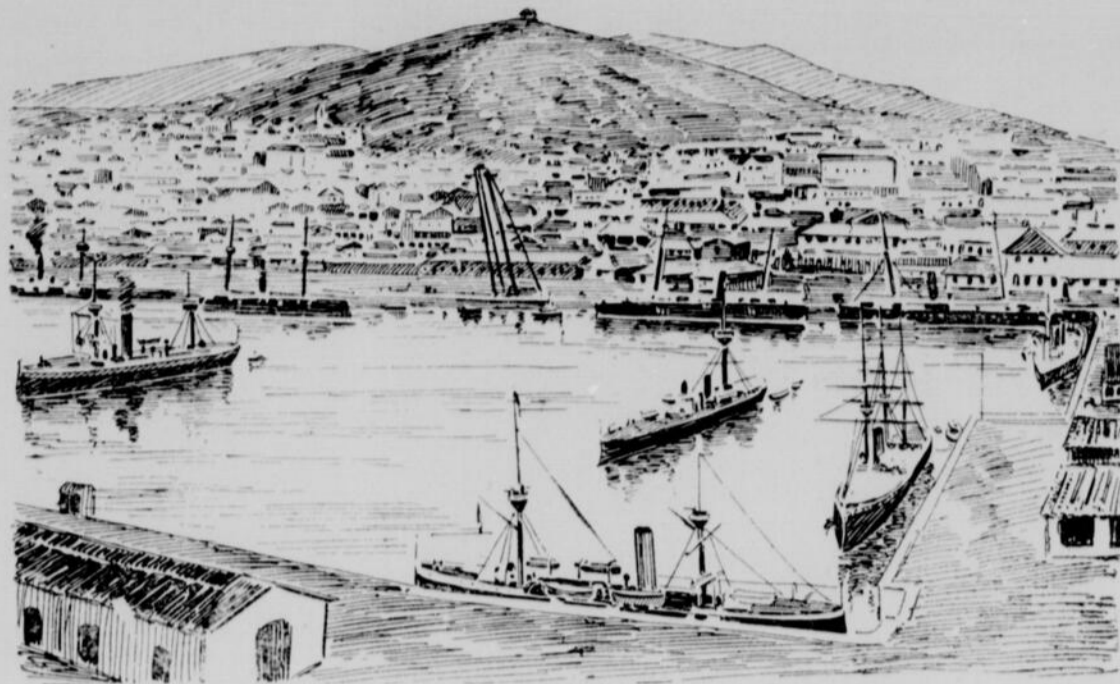
Le vieux garçon, au contraire, c'est la douceur même. Son restaurant lui déplaît-il. Il va ailleurs sans réclamer et sait se contenter quand il a rencontré une table et un menu acceptables.

Quant aux devoirs sociaux, ne parlons pas du mari! Là où le célibataire se fera un plaisir d'accompagner la femme qu'il affectionne, le mari verra une corvée d'accompagner sa femme.

Sont-ce des visites à faire? Le mari se trouvera subitement accablé de fatigue, chargé d'affaires, souffrant, que sais-je!

Mais, à peine sa femme est-elle sortie, par un coup de baguette magique, monsieur se redresse, il est guéri et détail à bicyclette ou en automobile.

Quelle abnégation, n'est ce pas? Quel esprit de sacrifice!... Il pen-



VUE DE PORT ARTHUR.

sait, bien sûr, que sa femme préférerait être seule dans sa visite à madame une telle, elle désirait lui parler en particulier sans doute.

Quelle perspicacité! Quelle discrétion! Ah! comme ils ont des qualités, messieurs les maris!

Faut-il maintenant parler des plaisirs?

Madame a-t-elle émis le souhait d'assister à un concert? Monsieur se déclare dans l'impossibilité de quitter le logis. Un mal de tête fou l'y retient. Sûrement il se surmène au bureau. Il va tomber malade.

Il se garde bien de dire, cependant, qu'il avait une partie projetée avec un ami, ou devait finir la soirée dans un musil-hall, mais qu'au dernier moment tout avait été remis, son ami ayant été subitement empêché... Voilà la raison du mal de tête.

Comparons encore, si vous voulez, l'époux et le célibataire. Certes, une fois marié, lui aussi deviendra un modèle d'égoïsme, mais tant qu'il reste garçon, quel charmant

compagnon! Les moindres désirs des femmes lui sont des ordres; sur un mot, le voilà prêt à jouer au croquet, au tennis, à ce qu'on veut... S'il fait beau temps, il nous accompagnera dans le jardin en plein soleil, il fera tout pour vous, renoncera même à fumer si la fumée vous déplaît, et, tout le jour, il saura être aux petits soins. Quel aimable homme!

Parlons un peu des cadeaux maintenant. Demandons quelque chose à notre mari, pour voir... Vous allez l'entendre... Un cadeau? Mais, il est sur le point de faire faillite!... Mais il lui manque à la banque la moitié de ce qu'il comptait y posséder... Ah! ce qu'il a eu à dépenser à la fin de ce mois, c'est effrayant! Impossible de faire le plus petit cadeau. Il fallait attendre, se restreindre un peu, pour faire face à toutes les échéances. Sans compter le loyer à payer, et les rentrées qui ne se font pas. C'est la ruine à bref délai. Qu'ils sont gentils!

Les célibataires, eux, — et nos maris étaient de même lorsqu'ils étaient garçons — aiment à donner. Ce sera une loge de théâtre, des fleurs, des gants, un sac de bonbons, un rien, mais c'est donné de si bon coeur!

Ah! pourquoi les maris perdent-ils en nous épousant toutes leurs qualités de garçons?...

Mme X.

Le ROMANCIER le MIEUX PAYÉ

Rudyard Kipling est actuellement le romancier qui gagne le plus d'argent. Le produit de ses ouvrages dépasse infiniment les revenus des feuilletonistes populaires français les plus en vogue, un Jules Mary, par exemple, qui se fait payer ses romans 30 cents la ligne, ou un Pierre Sales, qui vend un de ses romans-feuilletons \$12,000.

Les éditeurs de magazines américains offrent à Kipling couramment \$5.00 par mot. Une simple chanson patriotique, "The Absent-Minded Beggar", dont il est l'auteur, chantée dans tous les théâtres et tous les music-halls du Royaume-Uni, pendant la guerre du Transvaal, lui a rapporté plus de trois millions, qu'il a généreusement abandonnés aux veuves et aux orphelins des soldats anglais, morts dans le Sud-Africain. "Kim" lui a été payé 5,000 livres (\$25,000) par le "Mac Clure Magazine", et son éditeur lui a versé, avant la publication du volume, une "royalty", — une prime royale (plus de \$20,000.) Kipling vit très simplement dans un petit village au bord de la mer, loin de Londres.

Son luxe, c'est de voyager. Il s'en va chaque hiver au Cap ou au Transvaal, traverse, avec sa famille, l'Atlantique ou le Pacifique, comme on traverse la Manche.

SUIVEZ CE BON CONSEIL

Vous guérirez le rhume le plus opiniâtre en faisant usage du BAUME RHUMAL. Il soulage instantanément et guérit rapidement. Dans toutes les pharmacies.



Infanterie japonaise campant sur les bords de la rivière Yalu.



Une femme à l'assaut de l'Himalaya

Toutes les cimes des Alpes ont été gravies. Aussi bien, les Anglais, grands amateurs d'escalades inédites, ne trouvant plus à satisfaire en Suisse leur passion favorite, vont-ils maintenant livrer assaut à la plus haute chaîne de montagnes du globe, à l'Himalaya.

Des grimpeurs entraînés peuvent parvenir sans inconvénient à 7,000 verges. L'été dernier, une Américaine, Mme Fanny Bullock-Workman, a presque touché cette altitude, la plus grande à laquelle une femme soit arrivée.

Mme Workman a opéré ses ascensions dans cette partie de l'Himalaya qui appartient au Cachemire, en compagnie de son mari et de trois guides des Alpes.

Dans l'Himalaya, les pics se dressent au milieu de glaciers, longs parfois de 40 à 50 milles. Leur ascension dure par suite des semaines.

Après bien des fatigues, l'intrépide Américaine eut la joie d'atteindre une cime de 6,880 ver-

ges, 2,000 verges de plus que le Mont-Blanc ! Pour achever la victoire, il faudrait encore gravir un pic voisin plus élevé; mais quelle que soit son endurance, la vaillante femme qu'est Mme Workman commence à sentir la fatigue, elle doit laisser à son mari l'honneur de pourvoir le succès, et, après deux heures de marche, M. Workman atteignit un pic élevé de 7,152 verges, la plus haute altitude à laquelle soit parvenu l'homme sur les montagnes de la terre.

UN FILS

—Le café sur la terrasse, dit M. Tourane à la bonne.

Il prit tendrement le bras de son fils et l'emmena par le vieux cabinet de travail, devant le grand crépuscule. La plaintive lumière animait cent contrées vaporeuses. Il tombait une mélancolie si véritable, tiède et parfumée, qu'on ne rêvait plus que de bonheur. Et M. Tourane regardait avec ravissement son grand garçon brun, aux yeux d'ambre, à la bouche vermeille. Il était fier de l'avoir créé et de l'avoir armé pour la vie cruelle, fier de lui avoir fait l'enfance heureuse et de soutenir sa jeunesse. Il pensait :

—Il n'y a pourtant rien de plus beau et de plus doux !

Il servit lui-même le café et tendit à Charles un cigare bien sec, choisi avec soin.

—Ils sont très bons... et je ne sais pourquoi je les trouve tout à fait en harmonie avec ces beaux déclin d'été... Je les nommerai mes Crépuscules !

Charles sourit et alluma le petit rouleau odorant.

Le père reprit :

—C'est une minute de bonheur... je suis si content de t'avoir là, mon Charles!... Nous allons passer la soirée en tête à tête, tu veux ?

Charles répondit distraitement :

—Oui.

Ils prirent le café avec lenteur. M. Tourane parlait. Il avait de l'esprit, de la philosophie et la plus délicate expérience. C'était un causeur recherché. Mais Charles ne prêtait qu'une attention vague à ses propos.

La lumière quitta peu à peu les nuages; on commença de voir briller les grosses étoiles; un lac de cuivre pâlisait de minute en minute sur l'occident. Et M. Tourane dit :

—Vois-tu, mon petit Charles, tout passe, tout casse, tout lasse, mais la joie d'avoir fait un homme est absolue. La vie ne peut rien m'offrir de plus agréable que ta présence !

Charles ne fut pas insensible à ces paroles. Il

eut un mot aimable, tira sa montre et murmura :

—Neuf heures.

M. Tourane tressaillit. Une petite ombre passa sur son âme. Il demanda :

—Marc ou cognac ?

—Marc.

Le rouge mourait, une lueur violescente demeura sur le fond du ciel. Et les étoiles se précipitèrent. Il y eut toute espèce de jolis reflets dans la ténèbre, qui jouaient à cache cache par les jardins et les pièces d'eau. Les fenêtres allumèrent leurs énigmes, leurs mille contes de fées, leurs mystères de destinées si proches les unes des autres et aussi distantes que des univers.

Les deux hommes prirent lentement le marc, au goût vague de térébenthine. Ensuite Charles tira de nouveau sa montre :

—Neuf heures vingt !

M. Tourane tressaillit encore, puis avec un confus accent de supplication et de crainte :

—Qu'importe l'heure ? Nous avons le temps...

Charles ne répondit pas.

—Encore un cigare ! repartit le père... Et je vais faire monter de la bière...

—Pas pour moi !

M. Tourane soupira et se tut. Charles finit son deuxième cigare, fit quelques pas sur la terrasse et tira sa montre pour la troisième fois :

—Neuf heures trente-cinq !

Puis, avec un peu de gêne, car il était bon garçon :

—Je vais faire un petit tour pour me dégourdir.

Le père dit avec timidité :

—Si je t'accompagnais ?

—Ça ne t'amuserait pas... Ils sont là, Durel et Jeanmain, à m'attendre... Ils s'étonneraient de ne pas me voir...

Et M. Tourane eut la vision d'une salle de billard fumeuse, de jeunes hommes tapageurs et stupides. Il eut un court mouvement de révolte. — avec l'envie que Charles tint la promesse qu'il lui avait faite.

Mais il répondit, résigné :

—Va !

Charles ne se le fit pas redire.

Et M. Tourane resta seul devant le grand soir mélancolique. Son cœur était lourd, sa pensée pleine de souvenirs accablants. Il apercevait, mêlée aux lueurs du ciel, sa vie de travail, de misère et de renoncement. Depuis vingt ans, elle avait été tout entière occupée du bonheur de son fils, pleine de labeur aride, de crainte du lendemain et de lassitudes mortelles. Dans son ardent idéal de père, il avait fui les choses charmantes et s'était interdit presque absolument ces aventures délicieuses, qui sont la plus haute palpitation de l'être, et que les agréments de sa personne ne lui rendaient pas difficiles. La joie de voir grandir sa belle fleur vivante, de voir la chenille devenir le petit garçon ailé, l'adolescent rêveur et le brillant jeune homme avait tout absorbé. Les beaux jours du fils avaient été les beaux jours du père, et les petits maux de l'enfant les supplices de l'adulte. Tout cela, dans le soir aimable, était une chose morte. M. Tourane sentait une distance infinie, un infranchissable gouffre, entre son âme et celle de l'être trop aimé. Et c'était comme si, moralement, il avait été un de ces vieillards sauvages que leur descendance immole quand leurs membres sont devenus trop raides et leur regard trop incertain.

Et il criait :

—Mon Dieu ! mon Dieu ! C'est la mort!... Qu'ai-je fait pour n'avoir pas un peu de tendresse après tant de sacrifices ?

Et tout à coup il vit une autre terrasse au fond d'une province — et son propre père, avec qui il finissait de prendre le café, par un soir de juin.

Et lui aussi était impatient de partir, et il regardait l'heure pendant que le vieil homme lui parlait avec détresse. Son cœur éclata de remords, de misère; il soupira dans la nuit :

—Mon père ! Mon père ! Si je pouvais...

Puis il se tut, et tout à coup la résignation revint, il se mit à penser amèrement que la Mort serait trop dure, si elle n'était préparée par l'Abandon. — J.-H. ROSNY.

Choses Vraies

LE SOMMEIL DES ANIMAUX

Notre naturaliste, continuant, dit :
Maintenant, si vous passez en Australie, vous verrez peut-être, comme je l'ai vu, les kangourous sommeillant... Cela ne vous serait pas d'ailleurs très difficile de vous payer ce spectacle; car ces marsupiaux sont peu craintifs de leur nature. Ayant l'intelligence assez bornée, ils ont peu le sentiment du danger. Aussi, dorment-ils n'importe où, en pleine sécurité.

En voici un d'abord accroupi, posé sur ses pattes de devant, ses grandes jambes postérieures étendues le long de cette forte queue qui lui sert de point d'appui pour ses bonds prodigieux. Puis, quand Morphée répand ses pavots, le corps se détend, se met sur le flanc, la tête s'incline vers la terre, le museau vient se blottir sur l'une des pattes antérieures contre la paume à cinq doigts, avec laquelle vous l'avez vu boxer si rondement en certains casinos.

CURIOSITE D'UN MYLORD ANGLAIS

John Bull, quand il est riche, malgré son apparente impassibilité, est parfois très généreux, et avec une pointe d'extravagance toujours piquante.

Voici une petite anecdote, pleine de chic britannique. Elle se passa dernièrement chez un coiffeur connu de Paris.

Comme un vieux lord anglais entra dans le magasin, il vit une charmante jeune fille dont l'abondante chevelure, d'un or magnifique, couvrait les épaules comme d'un manteau royal.

Elle offrait au coiffeur de lui vendre ses cheveux pour quatre louis, mais celui-ci, devant

déterminait enfin à accepter les dures conditions de l'artiste capillaire.

Celui-ci approchait déjà le ciseau fatal de la splendide chevelure, quand l'Anglais, flairant ce dont il s'agissait, vint et demanda la cause du chagrin de la jeune fille.

Il apprit que les parents de la malheureuse étaient tombés presque subitement dans la misère. Ils n'avaient même plus de pain. Pour leur en donner, la pauvre fille s'était soudainement décidée, ce soir-là, à vendre cette magnifique parure naturelle, malgré l'immense chagrin légitime qu'elle avait à s'en séparer.

L'étranger tira deux billets de banque de son portefeuille et les offrit à la pleureuse en disant :

— Voulez-vous me laisser acheter vos cheveux ?

Sans même regarder ce que l'étranger lui offrait, la jeune fille accepta sur-le-champ.

"Mylord" prit délicatement un seul cheveu



Il pose sa tête dans sa patte.



Arbre exotique déformé par l'action du vent.

dans la luxuriante nappe d'or, le glissa soigneusement dans son portefeuille à la place des bank-notes... et s'enfuit.

Alors seulement, la jeune fille, ayant regardé les billets, rendit grâce du fond de son cœur au généreux étranger.

MANGEONS DES POMMES

La pomme a été très calomniée depuis que notre mère Eve en a fait un si mauvais usage. Nous nous imaginons que c'est la pomme qui a déterminé tout le mal dans le Paradis terrestre, et la pomme a un mauvais renom.

Tout le monde, au surplus, regarde la pomme comme un fruit si commun que personne ne s'occupe de ses propriétés médicinales. Souvent on s'en abstient, pour ainsi dire inconsciemment, parce que les diabétiques et les dyspeptiques ne doivent pas en manger; ce sont, fort heureusement, des exceptions.

Toute personne bien portante doit, nous dit une récente communication à l'Académie de médecine, manger une pomme bien mûre et bien savoureuse comme dessert; c'est encore meilleur pour la santé avant de se mettre au lit.

La pomme est, par excellence, un aliment pour le cerveau, parce qu'elle contient plus d'acide phosphorique qu'aucun autre fruit, que l'acide phosphorique est très facile à digérer. Ensuite, elle excite le fonctionnement du foie, elle procure un sommeil agréable, des songes gais, et entretient la bouche saine.

Donc, il faut manger des pommes en abondance.

LES MERVEILLES DES ARBRES

Dans l'île de Ceylan, baigne des Boers et patrie du thé anglais, se trouve au milieu d'un cimetière un arbre énorme dans lequel s'est encastrée une grande pierre tombale. Elevée en 1840, tout près de l'"arbre sacré" des bouddhistes, cette pierre a résisté aux pousses du tronc qui, lentement, l'a encadrée de sa masse ligneuse. La tombe est celle d'un ancien clergymen anglais, et cette coïncidence a fait que ce monument de pierre et de bois est appelé par les officiers de la garnison le "Bouddhisme embrassant le christianisme."



FEMMES QUI FONT UN METIER D'HOMME

Le dernier recensement fait aux Etats-Unis, donne de curieux détails sur les professions qu'exercent les femmes dans la grande république d'outre-Atlantique.

On n'y trouve pas moins de 3,405 clergymen (je dirai clergywomen); 409 femmes sont ingénieurs électriciens et 84 ingénieurs civils; 1,300 sont avocates; 7,399 doctoresses en médecine et 14 vétérinaires; 787 exercent la profession de dentistes et 324 celle de croque-mort.

Citons encore 45 femmes mécaniciennes sur des locomotives et 7 chauffeuses.

5,582 coiffeuses, 1,040 architectes, 167 "maçonnes", 2,193 journalistes.

8 femmes américaines font des chaudières d'acier, 51 sont fossoyeuses, et une grande quantité agriculteurs travaillant la terre.

La dernière apparition aux Etats-Unis des métiers féminisés est la femme décrocteur.

Deux jeunes filles fort jolies, âgées respectivement de 18 et 20 ans, se sont installées dans une cave de Wall-Street, New-York, et tirent les souliers des nombreux clients qui se rendent chez elles.

Une robe noire et un corsage rouge, dont les manches relevées montrent des bras bien dodus, tel est le costume des deux femmes-décrotteurs, qui connaissent leur affaire à merveille et don-



Mylord prit délicatement un seul cheveu.

que la jeune fille, en détresse, finirait par céder, ne voulait en donner que deux.

La pauvre fille se mit à pleurer, mais elle se



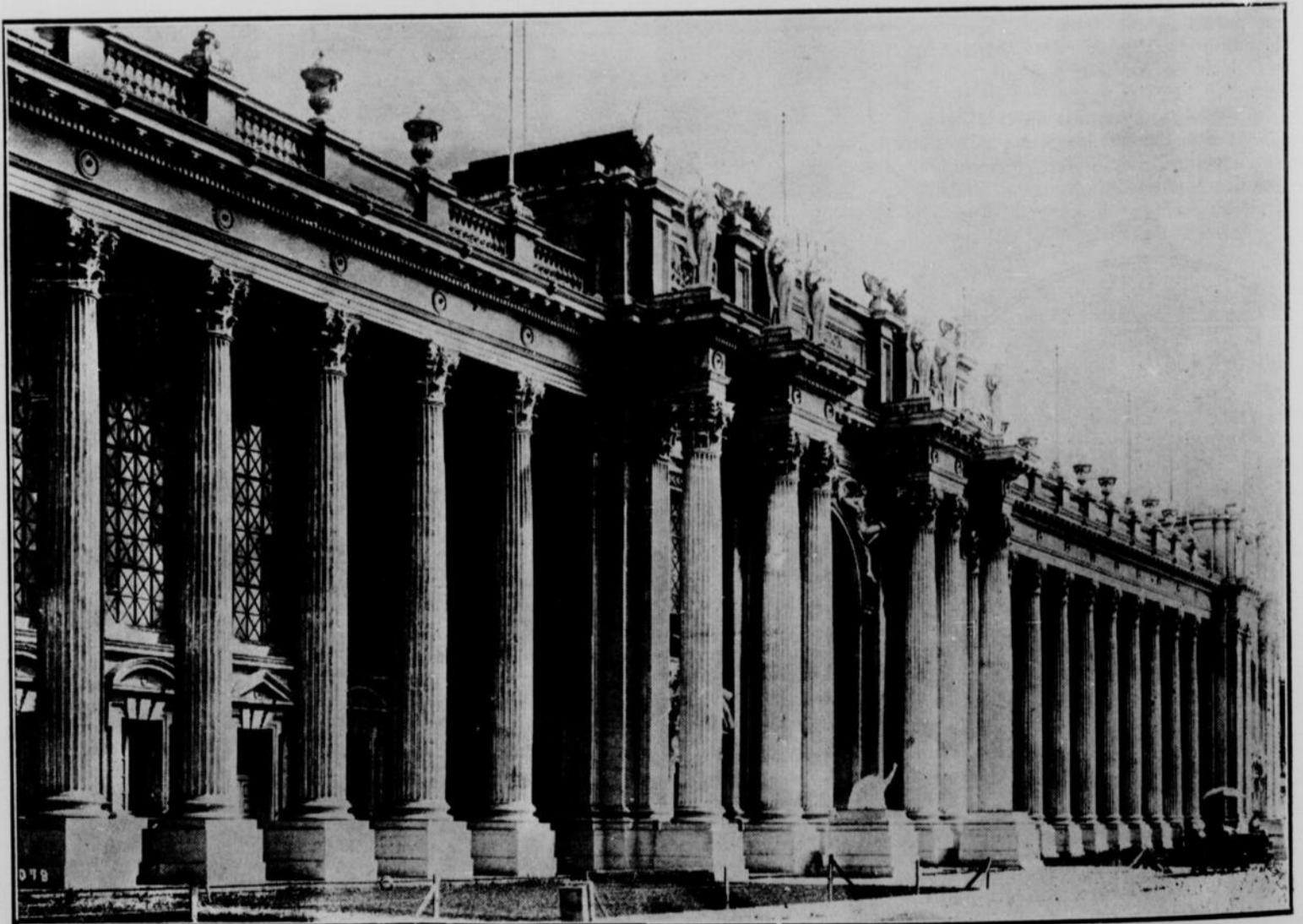
nent aux souliers de leurs clients un poli et un éclat que, paraît-il, on ne peut obtenir autre part.

Elles font de très bonnes affaires et parlent de former un trust de femmes décrocteurs!

EXPOSITION DE SAINT-LOUIS



Une partie du Palais des Arts-Libéraux.



Entrée principale et colonnade du Palais de l'Instruction Publique.

L'EXPOSITION DE SAINT-LOUIS

Nous avons déjà eu occasion ici même, de parler de la future grande exposition universelle de Saint-Louis. Nous avons aussi publié quelques gravures qui donnent une idée du grandiose de cette entreprise américaine, dont, soit dit entre parenthèses, l'ensemble des édifices a été conçu par un architecte français.

Comme toujours, les Yankees font grand, et, certes, une visite à Saint-Louis, l'été prochain, ne manquera pas d'intérêt. Nos lecteurs nous sauront gré, croyons-nous, de publier aujourd'hui une vue du palais des Arts libéraux, et une autre du palais de l'Instruction publique. La pureté du style de ces deux monuments temporaires a quelque chose de majestueux, de sévère et d'aimable tout à la fois.

Les colonnades toscanes et corinthiennes judicieusement employées donnent un effet charmant aux deux palais que nous représentons à la page ci-contre.

L'ABBÉ DELSOR

Le 7 janvier, à Lunéville, M. l'abbé Delsor, membre du Reichstag, se rendait à une réunion du Cercle catholique, où, sous la présidence de M. Corrad des Essarts, député de Meurthe-et-Moselle, il devait faire une conférence, lorsque le commissaire spécial lui notifia un ordre d'expulsion, en vertu d'un arrêté pris par le préfet du département, d'accord avec le ministre de l'Intérieur. Cet incident ne pouvait manquer de produire en France une impression pénible. En effet, l'abbé Delsor représente au Reichstag, depuis quinze ans, la circonscription de Molsheim, en Alsace-Lorraine; il avait donc droit à plus de ménagements que n'en a montré à son égard l'autorité administrative en le traitant (ce sont les termes mêmes de l'arrêté), comme un "sujet allemand", comme un "étranger" dont la présence sur le territoire français était



Au pays des fourrures.

Un trappeur canadien-français à la recherche de ses pièges enterrés sous la neige. A ses pieds sont les raquettes, sans lesquelles il disparaîtrait dans les creux où souvent la neige dépasse la hauteur d'un homme. (Photographie prise en décembre dernier.)

"de nature à compromettre la sécurité publique". La mesure de rigueur prise contre le député alsacien-lorrain semble d'ailleurs d'autant moins justifiée qu'on ignorait le sujet qu'il se proposait de traiter dans sa conférence. Généralement désapprouvée, elle offre tous les caractères d'un déplorable procès de tendances.

SOUVENANCE

A Mlle Bernadette G.

Souvenance! c'est l'onde où notre cœur s'a-
[breuve,
Le phare éblouissant sur la rive d'un fleuve;
C'est l'adieu d'une mère et son dernier baiser,
C'est le petit ami qui nous menait jouer,
C'est le premier amour, la première souffrance,
Premier rayon du cœur qu'anime l'espérance
Qui sent croître ses feux de moment en moment
Jusqu'à l'aveu craintif de son délire ardent.

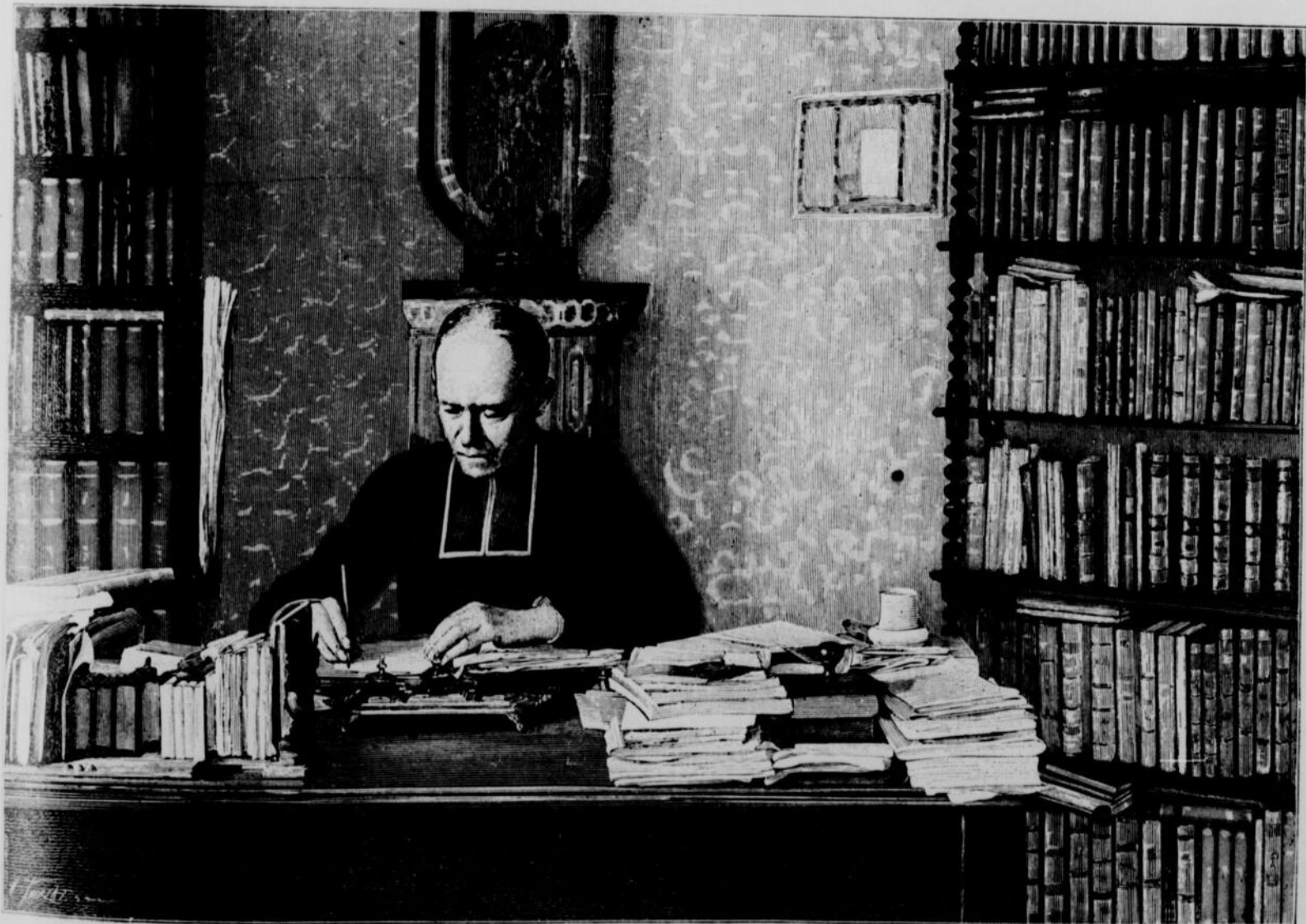
C'est encor les regards disparus d'une femme,
Le sourire charmant qui reflétait son âme.
Pour moi le souvenir, Bernadette, c'est toi,
Dont le départ subit m'a fait trembler d'émoi,
C'est toi, charmante fleur, qui quittas nos rivages
Emportant tes parfums sur de lointaines plages,
Toi dont la chère image en un songe léger,
Sur l'aile de la nuit vient encor me bercer!

EMILE KABYLE.

Trois-Rivières, février 1904.

PROPOS D'ÉTIQUETTE

Souvent on désire savoir quelle est la durée des deuils. Il n'est pas de durée exacte que l'on puisse leur assigner; il en est qu'on porte éternellement, et on connaît des veuves qui n'ont jamais abandonné le deuil, et des mères qui, après la perte d'un enfant cher, n'ont jamais pu se résoudre à porter autre chose que du noir. Le deuil se mesure donc à la douleur, et ces protocoles funèbres semblent surtout faits pour les gens dont le chagrin est tout conventionnel, comme le deuil qu'ils portent. Voici donc le deuil tel qu'il est exigé, en France, par les convenances mondaines: Durée du grand deuil de crêpe, et suivie d'une période de demi-deuil: Veuve, de dix-huit mois à deux ans; père et mère, un an; grand-père et grand-mère, neuf mois; frère, soeur, beau-frère, belle-soeur, six mois; oncle et tante, trois mois; cousin et cousine, un mois.



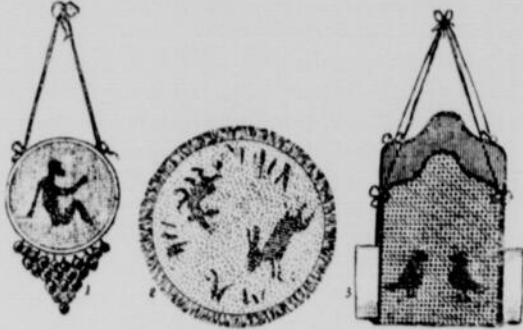
M. L'ABBÉ DELSOR, député de Molsheim (Alsace-Lorraine) au Reichstag.

POUR NOS LECTRICES

Petits ouvrages pour fillettes

Ces petits ouvrages sont d'une exécution facile et prompte; afin de faciliter l'exécution, nous donnons les divers sujets à broder en grandeur naturelle.

Le No 1 représente un tambour de basque à suspendre au mur et pouvant servir de pelote. Le fond est en toile russe, monté sur deux cer-



cles en bois mince. Le bas est orné d'une frange composée de petites boules en laine rouge cardinal, que l'on fixe sur le bord de la monture. La broderie, que nous donnons ci-contre en grandeur d'exécution, s'exécute au point de croix avec de la laine marron. La cordelière qui maintient le tambour est jaune d'or.

No 2. — Dessous d'assiette en toile granitée orné de petits sujets au point de croix, dont nous donnons le travail en grandeur d'exécution.

No 3. — Porte-journaux en toile russe avec sujets brodés au point de croix d'après le dessin représentant le travail en grandeur d'exécution.



COSTUME DE PROMENADE

Jupe en drap mélangé gris deux tons. Paletot long en velours ombre marron et vert, serré à la taille par une ceinture or et cabochons turquoises. Grand col châle en guipure bordé d'hermine. Poignets en guipure et hermine. Chapeau en feutre blanc garni de ramiers blancs. Manchon en harmine.

Les bords du porte-journaux sont garnis d'une ganse cachant la couture du dessus et de la doublure. Une cordelière fixée de chaque côté du haut se termine par un noeud qui cache un petit anneau permettant de fixer le porte-journaux au mur.

CHRONIQUE DE L'ÉLÉGANCE

Que l'hiver soit froid ou ne le soit pas, les fourrures trouvent toujours leur emploi. Quand je dis les fourrures, j'entends moins les manchons que les tours de cou, les boas, etc. Et en dehors de ce court espace de temps, qui se répète peut-être sept ou huit fois par hiver, à moins d'avoir des engelures, le manchon devient plutôt un embarras pour courir les rues, alors qu'il s'agit de tenir sa robe relevée d'une main, un parapluie ou un porte-carte, sans parler des innombrables paquets mignons, carrés, allongés, dans lesquels nos bébés et aussi nos amis plus grands trouvent leurs étrennes.

Oui, si janvier est le mois d'hiver par excellence, il est aussi le mois des étrennes, et quand elles sont données "utiles", il n'est pas rare que le manchon n'y figure assorti au collet en hermine à queues noires, ou en petit-gris, ainsi que c'est la mode à présent. Mais si votre cadeau ne doit pas atteindre un chiffre aussi élevé et que vous tenez à donner de la fourrure — rien ne fait plus plaisir et n'est plus pratique — l'étole, le tour de cou suffisent amplement, et si la fourrure est belle, la personne ainsi gâtée ne songera pas à regretter que la parure soit incomplète. Qui, d'ailleurs, possède la parure complète! Nous aimons tant la variété que nos préférences se portent sur la quantité, et puis, avec les modes actuelles, il est admis de porter plusieurs genres de fourrures à la fois.

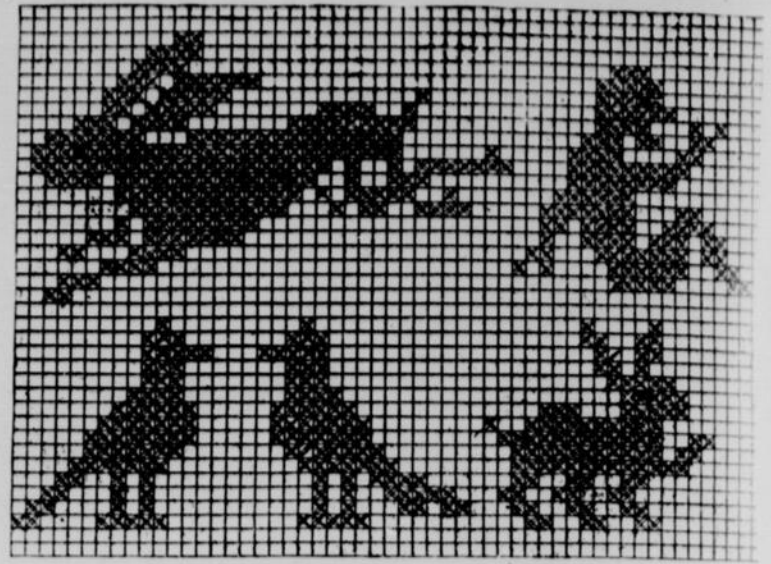
Le petit-gris, — on ne porte plus que cela avec la taupe — mais le dernier cri est de l'avoir mélangé à de l'hermine, soit un gris strié de bandes blanches plus ou moins larges, ou bien encore, ce qui est "chic", une étole en taupe sur laquelle se détache une cravate en hermine blanche avec les queues noires tombantes, sous forme de gland.

A propos d'étoles, reparlons des petites, brodées sur soie, sur velours, sur laine, sur drap avec des couleurs de soie vive, un déploiement de paillettes qui les relèvent énormément et en font de jolies garnitures de corsages. La variété ne nuira ni dans le dessin, ni dans la forme, ni dans la couleur. C'est un petit accessoire de toilette qui paraît d'abord minime, mais qui communique aussitôt une note élégante à la chemisette ou au corsage. La cravate avec le noeud-juge est très adoptée; mais pourquoi celle-là plus qu'une autre? Il en est de tant et tant de sortes, et comme il est agréable d'en changer souvent, on n'a que l'embarras du choix.

CARNET DE LA MÉNAGÈRE

GATEAU ROULE. — Quatre cuillerées à thé de poudre, une tasse de sucre granulé, une tasse de farine, une tasse de lait, deux oeufs. Cuisez et roulez tandis que le gâteau est encore chaud.

BEIGNES. — Un gros oeuf ou deux petits, quatre cuillerées à table et demi de beurre fondu, graisse de rôti ou saindoux, une tasse à café de lait doux, une de sucre, une cuillerée à thé de gingembre, deux de crème de tartre, avec assez de farine pour rendre la pâte maniable, sucre en poudre.



Dessin grandeur naturelle pour les porte-journaux.

PUDDING A LA NEIGE. — 5 blancs d'oeufs battus en neige, ajoutez-y 1 tasse de sucre blanc. Faites dissoudre 1 boîte de gélatine dans les oeufs, battez le tout ensemble, mettez le vase dans de l'eau froide jusqu'à ce que le pudding soit à peu près ferme, et versez dans un moule.

* * *

Les premiers sujets de chagrin servent de cuirasse contre les autres.



DÉSHABILLÉ POUR JEUNE FEMME

En tissu moelleux zibeline ou mouton d'un parfum très doux. La robe est toute plissée au-dessous du col étole, bien en forme et liséré d'un biais piqué en velours ou en drap blanc.

La manche à la religieuse est cerclée du même biais.

Ce modèle si seyant et pratique pourrait s'exécuter plus richement en peluche, en panne, en velours, ou plus simplement en molleton, en flanelle, etc.

Cette forme convient à tous les âges, aux jeunes filles comme aux grands'mamans.

PAGE DE SAINT NICOLAS

BÉBÉ ET MINET

Le Minet et Bébé se plaisent bien ensemble, Mais ne sont pas toujours d'accord, à ce qu'il
— Il ne faut pas égratigner! [semble.
Dit Bébé, rentrez-moi cette griffe pointue,
Minet, et gentiment donnez patte velue.
— Bébé, répond Minet, je veux te la donner.
Mais écoute aussi, toi, ce que je te conseille:

Ne commence pas par me taquiner,
Et par me tirer la queue ou l'oreille...

Minet s'en va; Bébé le retient et le bat;
Cela fait mal au pauvre petit chat.
Un coup de griffe, alors, voilà ce qu'il en coûte.
Ah! cela saigne, il vient une petite goutte:
Pourant, ni l'un ni l'autre au fond n'est si mé-
[chant;
Ils restent bons amis, après comme devant.

CH. MARELLE.

LES DEUX CHÈVRES

MONOLOGUE

Eh bien! voilà! Il y avait une fois un torrent qui dégringolait de la montagne en faisant beaucoup de bruit: hou-hou! Il ne s'arrêtait jamais de gronder, ni le jour, ni la nuit. — C'est comme mon petit cousin Jules quand il est méchant. Encore, non... non... mon petit cousin s'arrête le jour pour manger et la nuit pour dormir; mais le torrent, jamais! toujours il grondait: hou-hou-hou-hou! Ça faisait peur!

Puis, tout en bas, entre les deux montagnes, il courait, vite, vite, comme un fou, à travers les pierres. Il écumaient en courant. Sa grosse mousse blanche aurait fait penser à de la crème fouettée; seulement, la crème fouettée, c'est tranquille... peut-être, parce qu'on l'a battue... C'est bien bon la crème fouettée. (Lolotte passe la langue sur ses lèvres d'un petit air très friand.)

...Il y avait comme ça, au-dessus de ce torrent, tout là-haut, un pont fait avec un grand sapin couché, qui allait d'une montagne à l'autre. On ne marchait pas aisément dessus, vous pensez, puisque c'était un arbre rond.

Un jour une chèvre grise et une chèvre noire ont voulu passer sur le pont en même temps; l'une venait d'une montagne, l'autre venait de la montagne en face. Arrivées au milieu, elles se sont trouvées nez à nez. Pas moyen de traverser; chacune poussait l'autre pour la faire reculer: — Ote-toi de mon chemin. — Ote-toi du mien! — J'étais là la première! — Non, c'était moi! — Et poum! à coups de cornes, elles se poussaient, se poussaient si bien, qu'elles tombent toutes deux dans le torrent, qui n'en fait qu'une bouchée. Un vieil aigle qui habitait près des neiges, a eu beau mettre ses lunettes pour savoir ce qu'elles étaient devenues, il n'a rien vu, ni pattes, ni cornes.

Alors il a dit: "Faut savoir se céder dans la vie!" C'est bien vrai!

Et voilà, mon histoire est finie!

LOLOTTE.

LE SOMMEIL DES ENFANTS

Faut-il que les enfants dorment beaucoup ou qu'ils dorment peu?

Lorsque l'enfant repose dans un lit bien fait, baigné par un air pur et frais, il est dans les meilleures conditions pour prospérer; un enfant, au contraire, qui est souvent troublé dans son sommeil et qui ne peut pas dormir, partage le sort des plantes et des arbres trop secoués par le vent.

Les enfants qui ne peuvent pas dormir sont ou malades ou mal soignés. Si l'on réfléchit à la condition misérable de l'enfant à son entrée dans le monde, et qu'on songe à ce que son corps doit devenir, on comprendra qu'il ne peut prospérer qu'à condition d'être bien soigné et de jouir d'un sommeil paisible; car ce n'est que grâce à des soins éclairés, à une alimentation saine et à un sommeil fortifiant, que chacune des parties du corps se développera comme il faut. Que les mères s'assurent donc que leurs

un enfant qui a sommeil; et, en aucun cas, il ne faut éveiller un enfant sous prétexte qu'il dort depuis trop longtemps. Laissez dormir ces petits êtres, ne les troublez pas si dans leur sommeil ils sourient et rêvent doucement. C'est une croyance populaire, pleine de poésie, que l'enfant qui sourit en dormant joue avec les anges. Ne le réveillez pas! Laissez-le dormir! Il prospérera et deviendra pour ses parents une grande source de joie.

A QUOI JOUONS-NOUS ?

AU GROS JUGE EN ROBE ROUGE. — Prenez une belle orange. A l'aide d'un canif, enlevez sur l'une des faces un petit rectangle de peau, de manière à laisser apparaître la pellicule blanche du dessous: ce sera le rabat de notre juge. Une petite boule d'un chiffon qu'on ficelle par le bas et dont on coupe ensuite les bouts, formera la tête; vous y dessinerez des yeux, un nez, une bouche, ou vous les peindrez à l'aquarelle, si vous êtes coloristes. Enfoncez dans la tête une longue épingle dont vous ferez pénétrer l'extrémité dans l'orange, bien au milieu du rabat. Voici votre juge fini: il a vraiment de la magistrature et de l'ampleur.

MOTS D'ENFANTS

— Comme te voilà arrangé, Ernest!... Que t'est-il arrivé ?

— Maman, je suis tombé dans la boue.

— Avec ton pantalon neuf !...

— Oui, maman, je n'ai pas eu le temps de l'enlever.

* * *

Toto est en visite chez un de ses petits amis, dont la mère passe ses journées à faire, le plumeau à la main, la chasse au moindre grain de poussière. Et, comme il la regarde, un peu étonné, se livrer à cette occupation:

— Je suis sûre, lui dit-elle, que votre maman se donne aussi beaucoup de mal pour épousseter...

— Oh! non, répond naïvement l'enfant, elle n'est pas maniaque.

* * *

Je suppose que deux enfants vont se coucher à la même heure, mais que l'un se lève à six heures du matin, et l'autre à huit heures.

Dans quarante ans, combien de temps croyez-vous que le dernier aura dormi de plus que le premier ?

— Plus de vingt-neuf mille heures! Trois ans et quatre mois!

Que de choses auraient pu être faites ou apprises durant un si grand nombre d'heures!

* * *

Enfants terribles:

Le père. — Tu as encore battu ton petit frère, Jean!

Jean. — Mais, papa, il avait avalé de l'encre; alors, j'ai voulu lui faire manger ce morceau de papier buvard, et lui, il veut pas.

* * *

TOTO. — Quel âge as-tu ?

LILI. — Dix ans.

TOTO. — Oh! les femmes, ça trompe toujours sur son âge.

* * *

— Je voudrais bien être un boeuf, moi.

— Pourquoi ?

— Comme ça, papa ne dirait plus que je suis un âne.

* * *

L'ONCLE. — Combien as-tu rapporté de bons points de l'école ?

LE NEVEU. — Deux.

— Lesquels ?

— Un bon point de mémoire.

— Et l'autre ?

— L'autre ?... Je ne me le rappelle pas.



LA LEÇON DE TRICOT — (Fragment du tableau de Mlle Fléard)

enfants sont bien couchés dans leur lit, bien étendus dans leurs langes, afin que chacun de leurs organes ait la position qui lui convient; que leur repos n'est troublé en rien, et que pendant leur sommeil ils respirent toujours l'air le plus pur et le plus sain. S'il n'en est pas ainsi, soit parce que la chambre est humide, soit parce que certains objets qui s'y trouvent répandent une forte odeur, l'enfant respirera pendant toute la durée de son sommeil des miasmes nuisibles, qui se mêleront à son sang et dont l'absorption aura aisément de fâcheuses conséquences. Il finira par être atteint d'une maladie dangereuse ou, tout au moins, son apparence malade prouvera qu'il lui manque quelque chose, qu'il ne se porte pas bien.

Il faut aussi prendre garde que l'enfant ne soit pas réveillé par les personnes qui vont dans la chambre où il dort; un brusque réveil l'effraie, irrite ses nerfs, et peut devenir pour la suite le principe de maladies convulsives.

Il ne faut pas non plus empêcher de dormir



HISTOIRES DE RIRE

LA FIERTE LEGITIME

Un charentier, devant sa devanture,
Pour enseigne avait mis cinq hures
De sanglier, d'or rehaussées;
Mon ami Cyrano, son appendice au vent,
Passe et jette à l'entour un regard insolent.

Moralité — Beau nez renommé vaut mieux
que cinq hures dorées.

UNE ANECDOTE SUR COQUELIN

Le grand acteur Coquelin, se trouvant un jour fatigué, résolut d'aller se reposer à la campagne.

Il choisit un petit pays du centre de la France et y élit domicile dans un hôtel confortable, mais sans prétention, où fréquentaient beaucoup de voyageurs de commerce.

Comme il voulait demeurer inconnu, il signa sur le livre de l'hôtel "Frédéric Febvre, voyageur en vins et spiritueux".

Frédéric Febvre était un de ses camarades du Théâtre-Français.

A la table d'hôte, Coquelin fit bien vite connaissance avec ses voisins, qui vendaient les uns du drap, les autres de l'huile, d'autres des chaussures d'enfant.

On lui demanda le nom de la maison pour laquelle il voyageait :

— Pour la maison Claretie, Molière et Cie, répondit-il, imperturbable.

On sait que M. Claretie est le directeur de la maison Molière, ou Comédie-Française, à laquelle appartenait alors Coquelin.

Un soir, on bavarda beaucoup, pendant le repas, on conta des histoires, et finalement, au café, l'un des voyageurs annonça qu'il allait dire quelques monologues et faire des imitations des principaux acteurs connus.

Il eut un succès énorme, et Coquelin lui-même accorda que plusieurs de ces imitations étaient assez réussies.

Quand l'imitateur eut fait Mounet-Sully dans "Hamlet", Sarah Bernhardt dans la "Tosca" :

— Maintenant, dit-il, je vais vous donner une imitation de Coquelin. Apportez-moi toute votre attention, et vous croirez entendre Coquelin lui-même.

Lorsqu'il eut fini, au milieu des applaudissements, Coquelin se leva et lui dit :

— C'est en effet très bien; mais je crois que, pour Coquelin, je pourrai vous faire une imitation supérieure encore à la vôtre.

Et Coquelin leur donna un passage d'une de



2. — Quoi? Qu'est-ce que vous voulez? Vous venez encore me martyriser...

— Mais, belle-maman...

ses pièces favorites où, prétend-il, il se surpassa lui-même.

Il s'attendait à un certain succès... Il n'en fut rien. Les voyageurs sourirent comme s'ils eussent trouvé son jeu ridicule, après l'imitation qu'en avait donné l'amateur. Quand ils se furent tous retirés, celui-ci, resté seul avec Coquelin, s'approcha et lui dit :

— Me permettez-vous de vous donner un petit conseil! On voit bien que vous n'avez jamais beaucoup joué la comédie, mais croyez moi, et

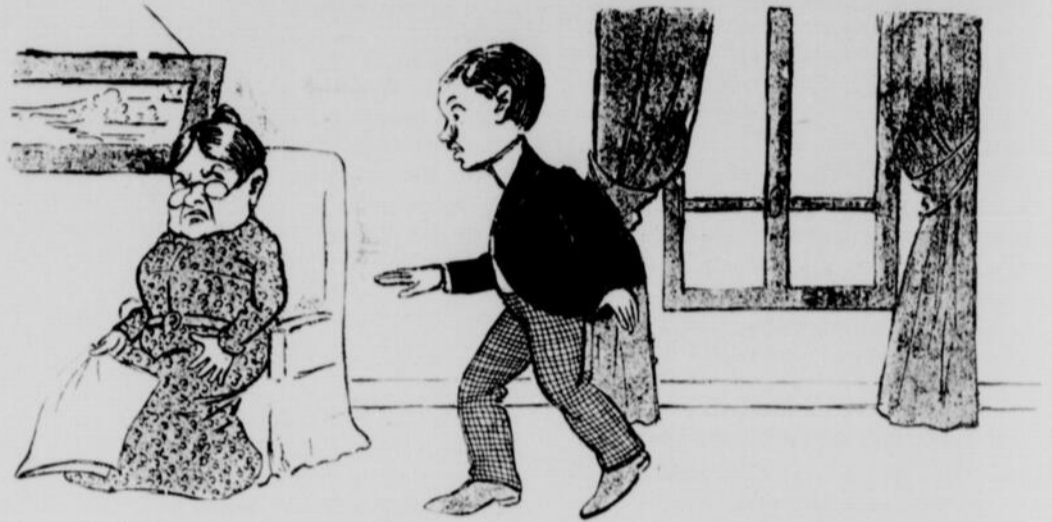
faites-en votre profit pour l'avenir: avant de chercher à imiter un grand acteur comme Coquelin, donnez-vous au moins la peine d'aller le voir jouer!...

LE LENDEMAIN D'UNE PREMIERE

L'auteur, à une autre personne de sa connaissance :

— Comment avez-vous trouvé ma pièce?

— Oh!... le titre est charmant, charmant!



1. — Belle-maman! ... Belle-maman!!

EXPRESS-POCHADE

(Le docteur Lapilule rencontre un ancien client).

Le docteur. — Bonjour, monsieur Durand.

Durand. — Bonjour, docteur.

Le docteur. — Comment va, cher client?

Durand. — Mal, cher docteur.

Le docteur. — Toujours cette dyspepsie?

Durand. — Toujours.

Le docteur. — Vous souffrez beaucoup?

Durand. — Trop pour mon agrément, pas assez peut-être pour le vôtre.

Le docteur. — Vos paroles sont cruelles, j'ai fait pourtant tout ce que j'ai pu pour vous soulager.

Durand. — Vous m'avez soulagé, en effet.

Le docteur. — Vous le reconnaissez donc?

Durand. — C'est indéniable... vous m'avez soulagé d'un billet de cent dollars, l'année dernière.

Le docteur. — Ne parlons pas de cela, mais de votre mal.

Durand. — Mon mal va bien, je vous remercie.

Le docteur. — Je suis sûr que vous n'avez pas suivi mes ordonnances.

Durand. — A la ligne.

Le docteur. — Vous avez pris mes pilules?

Durand. — J'ai pris vos pilules.

Le docteur. — Combien de boîtes en avez-vous prises?

Durand. — Autant que vous m'en avez ordonnées, c'est-à-dire environ cent vingt-cinq.

Le docteur. — Et vous n'êtes pas guéri?

Durand. — Si, si... je suis guéri.

Le docteur. — Vous êtes guéri et vous vous plaignez...

Durand. — Je me plains.

Le docteur. — Mais pourtant, vous avouez vous-même que vous êtes guéri de votre dyspepsie.

Durand. — Je n'ai pas dit cela... j'ai dit simplement que je suis guéri.

Le docteur. — Mais alors, de quoi êtes-vous guéri?

Durand. — De vos pilules!

Le docteur. — !!!!

Durand. — Au revoir, docteur!

UN EGOISTE

Prentou est tellement égoïste que, demeurant à la campagne, il a écrit au sous-préfet pour se plaindre des cyclistes qui emportent le bon air de chez lui en le pompant dans leurs pneus.

AU RESTAURANT

— Voulez-vous un peu plus de vinaigre dans votre salade?

— Non, merci, votre vin me suffit.

AU MARCHÉ

— Holà! la petite mère, combien cette oie?

— Dix francs les deux.

— Mais je n'en veux qu'une?

— Dix francs les deux, vous dis-je. Je ne vends pas l'une sans l'autre. Depuis treize ans, ces bêtes ont grandi et vécu ensemble. Croyez-vous donc que j'aurais assez peu de cœur pour les séparer maintenant. Pauvres oies! elles s'aimaient tant!

FACHEUSES INFLUENCES

Quand on est dans les affaires, il faut veiller tout particulièrement sur sa santé. Aux premiers symptômes de rhume, de toux ou de bronchite, quelques doses de BAUME RHUMAL suffiront pour enrayer le mal et amener la guérison.



3. — Oui, c'est encore au sujet d'Azor? Hein! Eh bien! Azor fait ce qu'il veut et pisse où cela lui plaît!!!

— Et ne m'interrompez pas, misérable, je vous dis qu'il a bien fait!!!



4. — Et puis, tenez, vous n'êtes qu'un lâche, et je m'en vais... puisqu'il n'y a pas moyen de placer un mot avec vous...

POUR FAIRE FORTUNE

« Il n'y a pas de petites économies », dit un proverbe français.

Personne n'observe mieux ce précepte que Sacalouis, le riche banquier. Il lui doit, du reste, une partie de sa fortune, c'est lui-même qui l'affirme.

Voici une petite histoire dont il est le héros et qui montre jusqu'à quel point il observe son principe favori.

Sacalouis, comme bien des parvenus, était hanté de l'idée d'être décoré. Quand on a beaucoup d'argent, semblable désir n'est pas une chimère irréalisable.

Il fallait que notre financier y tint furieusement, car il se laissa aller à offrir vingt mille francs à un quidam bien placé pour obtenir le bout de ruban tant convoité. Mais, en homme prudent et avisé, Sacalouis stipula qu'il ne payerait qu'autant que son nom aurait paru à l'« Officiel ».

Marché conclu, et, quelques mois après, l'intermédiaire avisait Sacalouis que la chose était arrangée. En effet, bientôt après, le banquier put constater, avec quelle joie, on le devine, qu'il était chevalier de la Légion d'honneur.

Ce jour-là, l'entremetteur se présenta chez lui et lui rappela sa promesse.

— Ah! fit Sacalouis, vous tombez mal, je n'ai pas vingt mille francs dans ma caisse en ce moment.

— Qu'à cela ne tienne, je revierdrai demain.

— C'est que je ne suis pas bien sûr de les avoir d'ici quelque temps.

— Ne pourriez-vous me donner un effet ?

— Si, fit Sacalouis, voici justement une traite à trois mois sur la Banque de France, je n'ai qu'à l'endosser, et vous pourrez le prendre.

— Très bien! j'accepte.

Et, ayant empoché la traite, le personnage s'appretait à sortir quand Sacalouis le rappela.

— Qu'allez-vous faire de cet effet ?

— Je vais le négocier, parbleu.

— A quel taux vous le prendra-t-on ?

— A quatre et demi pour cent.

— Eh bien! je vous l'escompte à quatre pour cent.

Et, prenant son crayon, il se mit aussitôt à calculer, sous les yeux ébahis de son interlocuteur: vingt

mille à quatre du cent, ça fait huit cents francs. Se levant alors, il se dirigea vers le coffre-fort que, cinq minutes auparavant, il avait pr-tendu vide, et en tira dix-neuf mille deux cents francs, qu'il échangea contre la traite dûment endossée à son nom.

L'étranger n'en revenait pas.

— Que voulez-vous, dit Sacalouis en le reconduisant jusqu'à la porte de son cabinet, il n'y a pas de petites économies.

A LA CHAMBRE DES DEPUTES

Un électeur à un honorable:

— Voulez-vous être assez bon, monsieur, pour me prévenir lorsque M. B... votre collègue et mon député que je n'ai pas l'honneur de connaître, prendra la parole ?

— Très volontiers! Vous n'aurez qu'à me regarder, je quitterai la Chambre dès qu'il montera à la tribune, comme je le fais toujours, d'ailleurs, chaque fois qu'il prononce un discours.

MALENTENDU

Larfouillat, sous une fausse présomption, a été arrêté provisoirement. Comme son identité est difficile à établir sous la couche épaisse et noire qui recouvre toute son honorable personne, on lui annonce qu'on va lui faire prendre un bain.

— Ah! ah! s'écrie-t-il, surpris.

— Il y a un an, ajoute le juge d'instruction en souriant, que vous avez pris votre dernier bain.

— Ah! pour ça! fait Larfouillat indigné, je vous jure que c'est la première fois de ma vie que je chuis arrêté.

LES MODES MODERNES



Mme Dixon. — Comment aimez-vous ma nouvelle robe des jours de pluie ?

M. Dixon. — Mon amie, d'après sa longueur, vous devez vous attendre à un déluge !



5. — Belle-maman, c'est Azor qui est en train d'étrangler votre perroquet...

— Malheureux! Vous ne pouviez pas le dire plus tôt.

BISMARCK ET LE CABINET NOIR

Une crainte constante du fameux chancelier était que ses dépêches politiques ne fussent décachées par des espions. Aussi, prenait-il des précautions minutieuses lorsqu'il s'agissait d'expédier quelque message important; il employait même parfois de véritables ruses d'Apache!

Un jour qu'il avait gagné en se promenant les quartiers ouvriers de Berlin et se trouvait dans une petite rue très retirée, il enfila tout à coup

une paire de gants et se précipita dans une modeste boutique d'épicerie, au grand ébahissement du haut fonctionnaire qui l'accompagnait.

— Avez-vous du savon? demanda Bismarck au patron du magasin.

— Certainement! répond l'épicier. Et il exhibe plusieurs échantillons, parmi lesquels Bismarck choisit celui qui lui paraît exhaler le parfum le plus violent.

L'ayant mis dans sa poche, il demande un paquet d'enveloppes d'un sou... sort de son portefeuille une importante dépêche et la glisse dans une enveloppe, sur laquelle il commence à tracer la suscription. Mais, feignant d'être gêné par ses gants, il demande au garçon de vouloir bien écrire l'adresse sous sa dictée. Cela fait, il met la lettre, toute prête, dans sa poche, à côté du pain de savon, et quitte l'épicerie. Une fois dans la rue, il prend par le bras son compagnon, ahuri, et lui dit triomphalement:

— Je crois vraiment que, sous cette enveloppe, avec cette écriture et ce parfum combiné de savon et de hareng, on n'ira pas dépister ma lettre!"

LES CADEAUX DE NOS EPOUSES

C'est au moment du jour de l'an. Le mari. — Ma chérie, je vais être indiscret, mais entre nous, il ne doit pas y avoir de secrets, n'est-ce pas ?

La femme. — Non, mon amour.

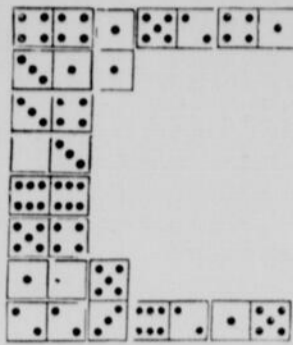
Le mari. — Eh bien! dis-moi franchement combien tu vas dépenser pour le cadeau que tu dois m'offrir... j'ai besoin de le savoir afin de calculer combien d'argent il me restera pour t'en acheter un à toi.

— Le roi de Siam Chulalongkorn porte 45 noms.

Récréation en Famille

PROBLEME DE DOMINOS

Compléter le rectangle ci-dessous de façon à employer au total les 28 dominos et de manière



qu'on ait 24 points dans toutes les verticales et 21 dans les horizontales; cinq blancs se touchent entre eux à l'intérieur et figurent une croix grecque.

FAITES VOS JEUX

Pour les amateurs de jeux de cartes, signalons un jeu nouveau qui vient d'apparaître aux Etats-Unis, et qui prendra certainement le chemin de l'Europe, un jour ou l'autre, car il y a encore des amateurs de jeux paisibles, malgré la vogue des sports plus ou moins nouveaux, plutôt fatigants, au dire de quelques-uns, que délassants.

Ce nouveau jeu s'appelle le "Pit". Il faut sept joueurs et soixante-trois cartes. Les cartes portent, dans un de leurs angles, une gerbe d'avoine ou de blé. Le jeu consiste à centraliser dans une seule main les neuf plus fortes cartes des blés ou des avoines. Les blés marquent 75 points et les avoines 60. On joue généralement 500 points.

Dame manille, prenez garde d'être détronée!

ENIGME

Animal, je puis être père
Tout en étant du féminin,
Et si je deviens masculin
Ma vie aussitôt prendra fin.
Mais aussi je pourrai mieux plaire.

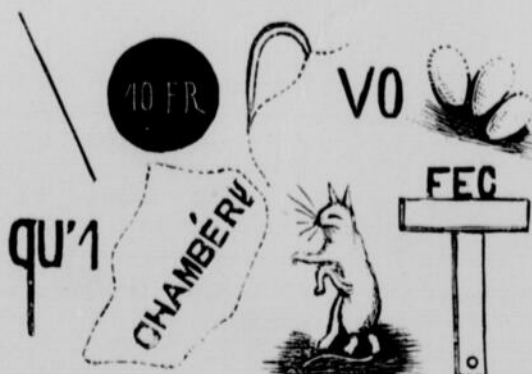
CHARADE

Mon Premier naît de joie ou de douleur.
De mon Dernier cuisante est la piqûre.
Mais, pour un malheureux auteur,
De mon Entier, lecteur,
Bien plus cruelle est la morsure.

TRIANGLE

Mon Un est dans une montre,
Pour coudre objet mis au doigt.
Fond de l'âme qui démontre
Qu'on n'agit pas comme on doit.
Moitié d'une simple chose,
Fauves d'un genre cruel
A plat ce jeu se dispose.
Un mouton que l'on propose
Pour premier type actuel.

RÉBUS



QUESTION LITTÉRAIRE

De quel académicien moderne est cette jolie phrase:

"Disons-le en passant, ce chapeau, fort classique, porté ailleurs par Oreste et Pylade, arrivant d'un voyage, dont Callimaque a décrit les larges bords dans des vers conservés, précisément à l'occasion du passage qui nous occupe, par le scoliaste, que chacun a pu voir suspendu au cou et s'étalant sur le dos de certains personnages de bas-relief, a fait de la peine à Brumoy, qui l'a fait remplacer par un parasol."

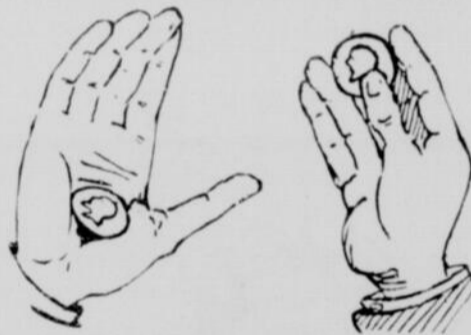
POUR FAIRE DES TOURS DE PASSE-PASSE

Pour faire croire à des spectateurs qu'une pièce de monnaie ou un oeuf vient de "s'envoler" au commandement de votre baguette, tandis qu'en réalité l'objet est resté dans l'une de vos deux mains, il faut une agilité et une souplesse des doigts qui s'acquièrent seulement par un peu de pratique.



La figure 1 vous indique comment vous devez placer la pièce le monnaie dans la paume de la main, et la figure 2 vous montre par

quel mouvement de rapprochement du pouce et des autres doigts vous pouvez empêcher la pièce de tomber, tout en tenant votre main presque



verticale. Il pourra fort bien se faire que, lors de vos premières expériences, la pièce s'échappe, en dépit de vos efforts, mais c'est alors que vous devez répéter plusieurs fois l'exercice pour atteindre une dextérité suffisante.



L'opération, qui présente une difficulté plus sérieuse, consiste à lancer la pièce d'une main dans l'autre. Par exemple, vous la tenez dans la main droite, de la manière que vous indique notre figure 3;

d'un mouvement rapide comme l'éclair, vous la plantez dans la paume de la main gauche, en fermant brusquement la main droite pour faire croire que la dite pièce s'y trouve encore, et quand vous rouvrez toute grande cette main droite, l'objet semble avoir disparu, tandis qu'il se trouve en réalité dans le creux de la main gauche (fig. 4).

CRYPTOGRAPHIE

Zy xzvu tsr qzppv
Pvr
Qzpps tsr onvyqsr
Su mlv rzyu xrylr
Ylr
Ts kslhr onzxvyqsr.

CALEMBOURS

D. — Quel est l'animal qui ressemble à une montagne? — R. — Le coq, parce qu'il a une crête.

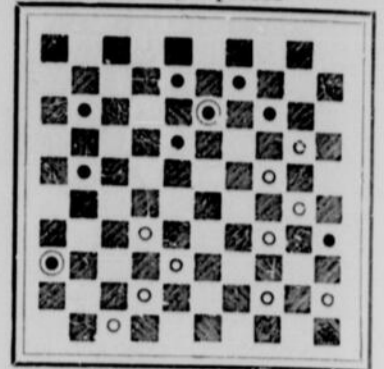
* * *

D. — Par quoi commence la fumée et finit le feu? — R. — Par la lettre F et par la lettre U.

LE JEU DE DAMES

Composé par M. E. Saint-Maurice, père, Montréal.

Noirs, 9 pièces



Blancs, 10 pièces.

Les Blancs jouent et gagnent.

AMUSEMENT

Tout le monde connaît l'expérience qui consiste à reproduire sur un écran de toile blanche l'ombre d'un fantoche, au moyen d'une lumière qu'on place derrière.

Mais il y a une expérience moins connue, tout aussi facile et beaucoup plus intéressante. Prenez deux bougies, que vous placez à quelque distance l'une de l'autre. Allumez-les et mettez entre l'écran et elles, la figure dont vous voulez reproduire l'ombre: un diable, par exemple. Maintenant, remplissez un verre de vin rouge et placez-le de manière que la lumière des deux bougies le traverse pour aller jusqu'au diable. Savez-vous ce qui se produit? Deux phénomènes curieux: 1o au lieu d'une ombre, vous en avez deux sur l'écran; 2o l'ombre de droite sera rouge, celle de gauche vert clair.

Avec de la bière, la première image serait jaune, la seconde violette. Avec du bleu de Prusse léger, la première serait bleu d'azur, la seconde orangée. Avec de l'absinthe, la première serait vert clair, la seconde jaune.

Avec du curaçao orange, la première serait orangée, la seconde bleu d'azur.

Il va sans dire qu'on obtiendrait les mêmes effets si, au lieu d'un verre plein de liquides colorés, on interposait des plaques de verre teintes des mêmes couleurs.

SOLUTIONS DES PROBLEMES DU No 94

Charade. — Fer-vent.

Reconstruction. — Lot, Cahors, Gourdon, Figeac.

Question agricole. — C'est lorsqu'elle est lasse de trèfle.

Problème de Dames. —

Blancs	Noirs
29 à 23	18 à 29
27 21	16 18
41 37	12 21
28 23	19 28
32 5.	Prend 5 Pions. Gagne.

DEVINETTE



Cherchez les pêcheurs.



—Ce monsieur est énormément bête. —Cet autre est énorme et m'embête. —Et celui-ci est ténor mais m'embête.

LES DOUCEURS DE L'AUMONE

Une vieille fille meurt, laissant son frère unique héritier de ses vingt mille livres de rente. Ce frère est bien l'être le plus avare qu'ait produit la création.

Les clauses du testament étaient celles-ci :

—"Voulant forcer mon frère — dans l'intérêt de son âme — à connaître les "douceurs de l'aumône", je lui lègue, etc., etc., à la condition par lui de donner chaque jour deux francs au premier pauvre qu'il rencontrera sur son chemin."

Les premiers jours, malgré sa répugnance instinctive, l'avare "lâcha" les deux francs pour obéir à la chère morte, mais avec une rancune telle que les douceurs de l'aumône étaient fort problématiques. Un scrupule lui vint.

—Je n'exécute pas les volontés de ma soeur, puisque j'ignore encore ce qu'elle a voulu que j'apprenne !

Et cette idée lui ôtait le sommeil... Que faire ?

Il a cherché et trouvé, le pauvre homme ! Chaque soir, il remet deux francs à sa gouvernante, en lui recommandant bien de les donner au premier pauvre qu'elle rencontrera. Puis, en hâillons, il va l'attendre au passage, lui tend la main, murmure : "la charité !" d'une voix dolente, et les deux francs retournent dans sa poche joyeuse...

—J'ai rempli ton dernier vœu, chère soeur ! oh oui, je le sens !... je connais à présent les douceurs de l'aumône !

LE DINER DE L'ACROBATE

Un monsieur entre au restaurant et commande son dîner :

—Vous me donnerez, dit-il, du café, ensuite un fruit, puis du fromage, après quoi je prendrai un rosbif, puis un potage au vermicelle.

—Pardon ! fait le garçon, ahuri, mais il me semble que monsieur doit se tromper, il commande son menu juste à l'envers.

—Je sais, fait le client, mais comme je suis acrobate aux Folies-Bergères, et que tout à l'heure je vais me tenir sur les mains, les jambes en l'air et la tête en bas, mon dîner se trouvera placé exactement comme il doit l'être.

AUTREFOIS ET AUJOURD'HUI



Autrefois, les grâces du m-nuet.



Aujourd'hui, les disgrâces du cake-walk.

LES PETITS CA-DEAUX

Lui. — Es-tu satisfait de ta liseuse en cuir repoussé ? Cet arrangement de branchettes de houx est délicieux... Que penses-tu de la devise que j'ai choisie pour toujours te rappeler notre amour un peu combattif ? C'est la devise du houx. C'est notre devise !

Elle (lisant). — "Je nique, mais je dure !"

Lui. — Eh bien, chérie ? Elle. — ...Trop !

deux adversaires. Carjuzac est seul au monde et j'ai trois enfants, dès qu'il aura trois enfants, je me tiendrai à sa disposition.

Carjuzac était entêté. Un barbier du voisinage était père d'une jolie fille aux yeux noirs ; il demanda sa main, l'épousa et devint père.

Au bout de deux ans et six mois, il se présenta chez Caminade, portant deux enfants sur ses bras et suivi de la nourrice, qui portait le troisième.

—Eh bien ! Caminade, s'écria-t-il d'un ton triomphant, nous pouvons en découdre ; j'ai trois enfants...

—Té ! riposte Caminade, moi, j'en ai cinq maintenant.

COMME LE JARDINIER DE CORMEILLES

Vous est-il arrivé déjà d'entendre cette expression : "Comme le jardinier de Cormeilles" ?

Comme elle tend à devenir proverbiale, je vais vous en dire l'origine, qui vous en fera comprendre en même temps le sens.

Un Parisien, connu pour son esprit caustique, possède à Cormeilles une belle propriété. Il a un jardinier fort habile, mais qui, comme beaucoup de campagnards, apporte dans l'exercice de ses fonctions une certaine lenteur nonchalante et une mine un peu renfrognée comme empreinte d'ennui.

BELLE DOT

Deux futurs beaux-pères, un chimiste et un négociant, sont en train de discuter les conditions du mariage projeté entre leurs enfants.

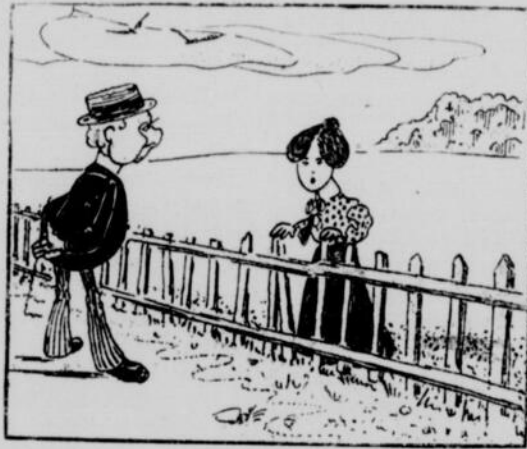
—Que comptez-vous donner en dot à votre fils ? dit le chimiste.

—Deux cent mille francs.

—Peuh ! c'est maigre.

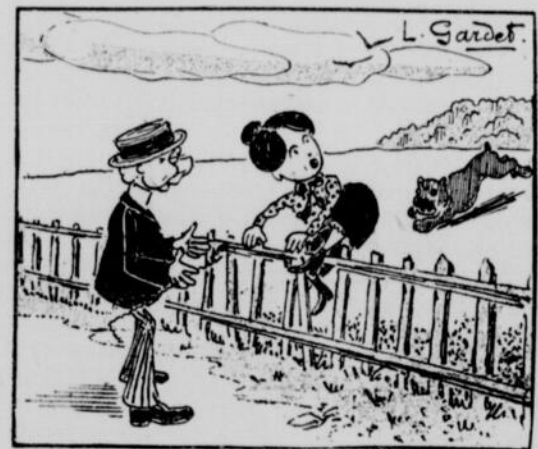
—Vous trouvez ? Mais vous-même, que donnez-vous à votre fille ?

—Deux grammes de radium, monsieur !



1. — Je vous en prie, monsieur Henri, aidez-moi, jamais je ne pourrai franchir toute seule cette barrière.

—On peut tout ce qu'on veut, Mademoiselle... essayez au moins...



2. — Oh ! mon Dieu ! l'affreux chien, au secours !

—Là, vous voyez que ce n'est pas plus malin que cela...

UNE HISTOIRE DES BORDS DE LA GARONNE

Il y a cinq ou six ans, un lieutenant au long-cours, nommé Carjuzac, se prit de querelle dans un café avec M. Caminade, marchand de grains, quai de la Paludate.

Cajuzac lui envoya deux amis.

—Messieurs, répondit Caminade, je ne demande pas mieux que de me battre, mais encore faut-il qu'il y ait des chances égales entre les

Un jour, quelqu'un demanda au spirituel propriétaire s'il était content de son jardinier.

—Mon jardinier, dit-il, est un brave homme qui n'a qu'un défaut... "il n'aime pas la campagne".

Ce jardinier qui n'aime pas la campagne est typique. Il rappelle un peu le chef de gare d'une pièce jouée au Palais-Royal : "Le Train de Plaisir".

Des voyageurs viennent se plaindre de certains ennuis qu'ils ont éprouvés en route, et le bon chef de gare de répondre avec un sérieux imperturbable :

—C'est de votre faute, pourquoi voyagez-vous ? Regardez-moi, est-ce que je voyage, moi, est-ce que je voyage ?

GRAINS DE BON SENS

Ce qu'on sait de mieux, c'est : 1o ce qu'on a deviné ; 2o ce qu'on a appris par l'expérience des hommes et des choses ; 3o ce qu'on a appris, non dans les livres, mais par les livres, c'est-à-dire par les réflexions qu'ils font faire ; 4o ce qu'on a appris dans les livres ou avec des maîtres.

JEUNES ET VIEUX

Feront usage du BAUME RHUMAL avec succès dans tous les cas de rhume, toux, coqueluche ou bronchite. Ce remède français n'a pas de rival sous le rapport de l'efficacité.



—Vous trouvez peut-être que je parle beaucoup ?

—Non... non...! Puisque vous semblez en douter, il faut bien que je le répète, le cognac GABRIEL DUBOIS est incontestablement le meilleur.

POUR RIRE

—Je n'ai pas le temps de m'arrêter maintenant, dit Bélior à un mendiant; je vous donnerai quelque chose en repassant.

—Vous ne sauriez croire combien d'argent j'ai déjà perdu en faisant crédit de la sorte! repartit celui-ci.

* * *

Dans un appartement richement meublé, une superbe peau d'ours est étalée devant la cheminée.

—A quel animal appartient cette belle peau-là? demande un visiteur.

—A moi, monsieur, répond le maître du logis.

* * *

Un docteur, appelé chez un malade, accourt au chevet du patient.

—Il n'y a rien à faire, murmure-t-il; voyez: la main est déjà verte...

—Mais mon mari, réplique la femme, est ouvrier teinturier!

—Eh bien, répond le médecin, il a réellement de la chance... s'il n'était pas teinturier, il serait mort dans cinq minutes.



LE PECHEUR PAS POLI

—Eh bien, jeune homme, qu'est-ce que vous attrapez depuis ce matin ?
—Des imbécilles comme vous !

Une tante à son neveu :

—Puisque je dois te léguer mon bien, j'aime autant te le donner tout de suite. Je ne te ferai qu'une condition. C'est de m'assurer, pour le restant de mes jours, une petite pension.

Le neveu, avec feu :

—Aussi petite que vous voudrez, ma chère tante!

* * *

Le jeune reporter. — J'ai été assez mal reçu, monsieur. Le banquier en question m'a dit que, si j'avais le malheur de m'occuper encore de son affaire, il me casserait les reins. Et je le crois homme à le faire.

Le directeur. — Superbe! mon ami. Vous allez y retourner tout de suite. Je vais vous attendre en bas avec une voiture d'ambulance, et vous me rapporterez au moins deux colonnes.

* * *

Les nuances de respect sont variées à l'infini, chacun sait cela, et à ce propos le "Charivari" en cite un exemple que l'on peut vérifier tous les jours à différentes gares :

Nous sommes dans les salles d'attente. L'employé, ouvrant les portes de la salle des premières classes :

—Messieurs les voyageurs pour la ligne de Z..., en voiture, s'il vous plaît !

Porte des secondes classes, même jeu : — Les voyageurs pour la ligne de Z..., en voiture !

Porte des troisièmes : — Pour Z..., en voiture !

Supposons qu'il y eut des voitures de classes inférieures. On entendrait la même voix interpellant les voyageurs de quatrième catégorie : — Allons! pour Z..., hop! hop!

Et ceux de cinquième classe : — En voiture les ceusses qui vont à Z...



Mademoiselle Alice Bailey, d'Atlanta, Georgie, échappe au couteau du chirurgien, par l'emploi du Composé Végétal de Lydia E. Pinkham.

"CHÈRE MDE. PINKHAM:—Je désire vous exprimer ma gratitude pour la santé et le bonheur que m'a fait recouvrer le Composé Végétal de Lydia E. Pinkham.

"Je souffrais depuis trois ans de douleurs terribles à l'époque de mes menstrues, et je ne savais de quel mal je souffrais, jusqu'à ce que le médecin eût déclaré que je souffrais d'inflammation d'ovaires et eût proposé une opération.

"Je me sentis si faible et si malade que je compris que je ne pourrais la supporter et je lui dis que je ne la subirais point. La semaine suivante je lus l'annonce que votre Composé Végétal avait été employé dans un cas semblable et je résolus de l'essayer. Grande fut ma joie de constater qu'en deux semaines mon état s'améliorait; aussi je continuai à en prendre pendant dix semaines, alors que je constatai que j'étais guérie. J'avais gagné dix-huit livres et j'étais en excellente santé et le suis encore.

"Vous méritez certainement un grand succès et vous avez mes meilleurs souhaits. MADemoiselle ALICE BAILEY, 50 North Boulevard, Atlanta, Georgie."—Nous paierons \$5000 si l'original de cette lettre, prouvant son authenticité, ne peut être produit.

Toutes les femmes malades seraient sages et guéries si elles prenaient le Composé Végétal de Lydia E. Pinkham.



—Vous êtes fou, monsieur, pourquoi faire l'addition sur mon dos ?
—Mais, monsieur l'échevin, vous m'avez dit que je pouvais "compter" sur vous!...

**LE REMÈDE DU DR SHOOP
CONTRE LE RHUMATISME
NE CÔUTE RIEN S'IL ÉCHOUE**

N'importe quelle personne honnête qui souffre du Rhumatisme est invitée à profiter de cette offre. Durant bien des années, je faisais tout partout des recherches pour trouver un spécifique pour le Rhumatisme. Je poursuivis ce but pendant près de 20 ans. Ce fut enfin en Allemagne que mes recherches aboutirent. J'y découvris un précieux produit chimique, qui ne me désappointa point comme d'autres remèdes contre le Rhumatisme avaient tour à tour partout désappointé les médecins.

Je ne prétends point que le Remède du Dr Shoop contre le rhumatisme soit capable de convertir les jointures osseuses en bœuf, c'est chose impossible. Mais il fera sortir hors du sang le poison qui cause les souffrances et les enflures, et c'est par là qu'il met fin au Rhumatisme. Je sais cela si bien que je fournis mon Remède contre le Rhumatisme à l'essai pour tout un mois. Je ne peux pas guérir tous les cas dans l'espace d'un mois. Ce serait déraisonnable de s'attendre cela. Mais la plupart des cas se laissent vaincre en dedans de 30 jours. Ce traitement d'essai vous donnera la conviction que le Remède du Dr Shoop contre le Rhumatisme exerce un pouvoir contre le Rhumatisme — une puissante force, et que la maladie n'est pas capable de résister.

Je vous fais cette offre dans le but de vous convaincre de ma confiance. Cette confiance est uniquement le résultat de mon expérience — de mes connaissances réelles. Je sais ce que mon Remède est capable d'accomplir. Je le sais en effet si bien que je suis prêt à le fournir à l'essai. Écrivez-moi simplement une carte postale et demandez mon livre sur le Rhumatisme. Je m'arrangerai alors avec un droguiste de votre voisinage, afin que vous puissiez obtenir six bouteilles du Remède du Dr Shoop contre le Rhumatisme, pour faire cet essai. Vous pouvez en faire l'épreuve pendant tout un mois. S'il réussit, il vous coûtera \$5.50. S'il échoue, c'est moi, et seulement moi qui en souffrirai la perte. Tout cela ne tiendra qu'à vous. C'est exactement ce que je veux dire. Si vous dites que l'essai n'a point été satisfaisant, je n'attends pas un sou de vous.

Écrivez-moi et je vous enverrai le livre. Essayez mon remède pendant un mois. S'il échoue, c'est moi qui y perds.

Adressez-vous au Dr Shoop, Box 980, Racine, Wis., E.-U.

Les cas doux, non chroniques, se guérissent souvent avec une bouteille ou deux. En vente chez tous les pharmaciens. hw

CHOSSES ET AUTRES

— On a commencé à expédier une grande quantité de blé canadien vers la Côte du Pacifique.

— La production de conserves alimentaires aux États-Unis, s'élève au chiffre de \$60,000,000 par année.

— Le premier théâtre aux États-Unis fut construit à Williamsburg et ouvert en 1752.

— L'Allemagne importe presque toute la laine qu'il lui faut, malgré la production de celle du pays provenant de 10 millions de moutons.

— Une compilation récente du nombre de naufrages de navires de la Grande-Bretagne depuis 25 ans, accuse un chiffre total de 6,621 navires naufragés et la perte de vie de 41,267 personnes.

— La production totale de l'or, aux États-Unis a été pour 1903, de \$74,425,430 et celle de l'argent de \$30,520,688 suivant le rapport du directeur de la monnaie à Washington.

— La production actuelle de papier aux États-Unis, serait de 2,500,000 tonnes, évaluées à 150 millions de piastres; celle du Canada serait de 100,000 tonnes.



— Voilà bien ma veine... Moi qui suis parti de chez moi pour ne recevoir personne.

— Les exportations totales du Canada ont été de \$225,849,724 en 1903 contre \$211,640,286 en 1902.

— On compte actuellement en France, 6,753 journaux et revues dont 2,845 à Paris et 3,888 dans les départements et les colonies.

— Le Japon a exporté au Canada, durant l'année, pour \$4,688,165 de thé, soit une augmentation de \$1,664,035, sur l'année 1902.

— L'Amérique exporte actuellement 42,000,000 gallons d'huile de pétrole, en Angleterre, et la Russie 37,000,000 de gallons.

— Les recettes des douanes du Canada, pour les derniers 6 mois de l'exercice en cours, ont été de \$20,653,761, contre \$18,026,615 pour les 6 mois correspondants de l'an dernier.

— Nous apprenons de Halifax, que l'on a fait d'importantes découvertes de minerai, d'or, argent et de cuivre, à Cheticamp, Cap-Breton, lesquelles sont confirmées par le Département Provincial des Mines.

— Nous avons importé au Canada des États-Unis, durant l'an 1903, pour \$16,294,000 de charbon; pour \$24,681,000 de fer et d'acier manufacturés; pour \$2,932,000 de coton brut et \$2,907,000 de coton manufacturé.



**SAVON
BABY'S OWN**

Prévient les irritations et maladies de peau qui font tant souffrir les enfants. Son emploi est des plus agréables.

ALBERT TOILET SOAP CO., MONTREAL
35--**--y

**CARRIERE OPTICIEN
Réfractionniste**

Détermination pratique de la réfraction oculaire à l'Hôtel-Dieu. tous les Mardis, Mercredis, Jedis et Vendredis, de 10 heures à Midi. Toutes les après-midi, au Numéro 1741 Ste-Catherine. Tél. Est 2257
Entre St-Denis et Sanguinet.

Théâtre National Français

1440 STE-CATHERINE

SEMAINE DU 15 FEVRIER 1904

LE MELO-DRAME

**LA MENDIANTE
de ST-SULPICE**

Nouveaux décors! Nouvelle distribution!

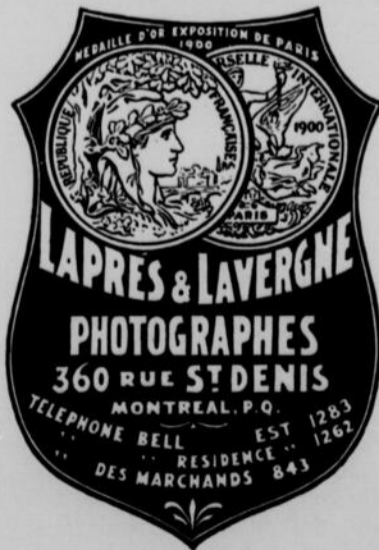
EXTRA — Vues animées de Fenton.

Prix matinées: 10c, 15c, 20c, 25c, 30c.
Prix soirées: 20c, 25c, 35c, 40c, 50c.



Remède sûr et efficace pour enlever promptement, et sans douleur, les Cors, Verrues et Durillons. Energique, Inoffensif et Garanti. Envoyé par la poste sur réception du prix, 25c. A. J. LAURENCE, Pharmacien, Montréal.

PLUS DE CORS AUX PIEDS!



TELEPHONE BELL EST 1283
RESIDENCE DES MARCHANDS 843

**Spécifique du Dr Pasteur
CONTRE
l'Abus des
Liqueurs Alcooliques**

L'ivrogne est guéri en quelques jours par le SPÉCIFIQUE DU DR PASTEUR, facile et agréable à prendre.

M. JOS. O. QUENNEVILLE

Pharmacien-Chimiste, seul dépositaire pour le Canada.

— ADRESSEZ —

Jubilee Drug Hall Pharmacie
1106 Ste-Catherine 397 St-Antoine
Tél. Est 1041 397 St-Antoine
Marché, 356 Tél. Up 2596
MONTREAL, Can.

— Le Pape vient de toucher une plaie bien béante en interdisant la robe décolletée aux femmes catholiques présentes aux réunions où des cardinaux ou autres dignitaires ecclésiastiques seront présents.

— A l'avenir, c'est le Pape lui-même, et non la Sacrée Congrégation de la Propagande, qui désignera les successeurs des évêques morts aux États-Unis.

— La Hollande, pour rendre impossible le lavage frauduleux des timbres-postes, a adopté l'oblitération au moyen de carnets chauffés au préalable. Les mentions ordinaires apparaissent aussitôt en noir sur les timbres oblitérés. Mais si l'on veut les décoller, toutes les parties brûlées se détachent. Si cette méthode se généralisait, les collections de timbres deviendraient à peu près impossibles, et c'est pourquoi les philatélistes s'inquiètent et s'indignent. Mais ils sont nombreux et peuvent étre puissants, la Hollande reculera!

**Boulevard
Saint-Paul**

Les logements sont rares et chers.

C'est pourquoi les avantages que nous offrons sont si précieux.

Notre propriété est à la portée des chars électriques, et nous vendons un emplacement et une maison à des conditions qui ne sont que l'équivalent d'un loyer.

Nous conseillons instamment, en particulier, ceux qui ont besoin de logement, de venir nous voir.

Deux cents familles y sont déjà établies, des améliorations considérables y sont à se faire: un pont nouveau sur le canal Lachine pour y faire passer les chars électriques, un aqueduc va s'y construire au printemps, une maison d'école spacieuse y sera érigée d'ici à l'automne prochain. C'est le temps d'acheter avant la hausse qui se produira certainement dès que ces travaux seront en voie d'exécution.

Tél. Bell Main 1409

Bureau sur les lieux

Tél. Bell Main 1015.

Prenez les chars de la rue Notre-Dame Ouest.

LE SECRET

Quel est le secret qui permet de réussir en ce monde? demanda le Sphinx.
 —C'est de tenir ferme, répondit le Bouton.
 —C'est de n'être jamais en retard, répondit le Calendrier.
 —C'est de vivre en pleine lumière, répondit le Feu.
 —C'est de piquer les gens sans les offenser, répondit le Couteau.
 —C'est d'adhérer à toutes les propositions, répondit la Glu.
 —C'est de vivre en tête à tête avec le ciel, répondit la Cheminée.
 —C'est de ne point jalouser plus gros que soi, répondit le grain de Mil.
 —C'est de frapper fort et ferme, répondit le Marteau.
 —C'est de garder soigneusement ce qui nous est confié, répondit le Tonneau.
 —C'est de se tenir au frais en toute saison, répondit la Glace.
 —C'est de rester insondable et fermé, répondit la Fenêtre.
 —C'est d'avoir horreur du vide, répondit la Caisse.
 —C'est de garder une poire pour la soif, répondit le Financier.

AU BUREAU DE PLACEMENT

—Comment, ma fille, vous voulez être bonne d'enfants? mais vous êtes bien petite.
 —Justement, Madame, le bébé se fera moins de mal quand je le laisserai tomber.



—Ah! mes demoiselles, dans ce parc on fait toujours des rencontres agréables.
 —Pour les hommes?



Monsieur. — Sapristi! impossible de me raser, je ne trouve ni savon! ni blaireau! ni rasoir! Comment faire?
 Madame. — Dépêche-toi, voici ma mère.
 Monsieur. — Belle-maman? alors, il ne manque plus que le blaireau et le savon.

Le docteur Lafièvre est un homme absolument bien élevé.
 L'autre jour il est appelé auprès d'un malade âgé, qu'il trouve déjà entouré d'une nuée de collatéraux à l'oeil brillant.
 Quand il sort de la chambre du malade, qu'il a vu seul, tout le monde l'entoure, demandant des nouvelles.
 Lui, embarrassé:
 —Mon Dieu, je ne voudrais cependant pas être un oiseau de mauvais augure, mais je suis obligé de vous déclarer que, cette fois-ci, ce ne sera encore "rien".
 * * *
 —Oui, dit le vieux monsieur, je

suis fier de mes filles, et je voudrais les voir mariées confortablement... Comme j'ai quelque argent, elles n'arriveront pas sans le sou chez leurs maris... Voilà Hélène qui va sur ses vingt-cinq ans; une excellente petite fille; je lui donnerai vingt-cinq mille francs le jour du mariage. Louise, qui vient après, en a trente-cinq bientôt; je lui donnerai cinquante mille francs. Enfin, celui qui prendra Julie, quarante ans, aura soixante-quinze mille francs.
 Le jeune homme réfléchit un moment, puis, d'un air inquiet:
 —Vous n'en auriez pas une dans les cinquante ans, des fois?

UNE AME SENSIBLE

Dumas, comme Balzac, aimait tendrement les héros de ses merveilleuses histoires. Parmi ceux-là il chérissait particulièrement Porthos. Le fier mousquetaire était l'enfant de son coeur.
 Son fils vient un jour le voir et trouve le grand écrivain la figure soucieuse et dans un état de dépression lamentable.
 —Que vous est-il arrivé? Etes-vous malade?... demande Dumas "fils".
 —Non, réplique Dumas "père".
 —Alors, qu'avez-vous?
 —Je suis malheureux.
 —Pourquoi?
 —Ce matin, j'ai tué Porthos. Pauvre Porthos! Oh! quelle peine j'ai eu à m'y résoudre! Mais il faut bien que toute chose ait une fin. Cependant, quand je l'ai vu disparaître derrière les ruines en criant: "C'est trop lourd, trop lourd pour moi!" je te jure que j'ai pleuré.
 Et le grand romancier essuya une larme avec la manche de sa robe de chambre.

CALINOTADE

—Jean!
 —Monsieur...
 —Vite, cette lettre à la poste, vous ajouterez un timbre.
 —Pourquoi?
 —A cause du poids.
 —Mais, monsieur, elle pèsera encore davantage!

Au restaurant, un client, qu'à son accent on reconnaît pour un étranger, trouve un long cheveu dans le bouillon. Indigné, il fait venir l'hôtesse:
 —Monsieur est-il à Paris pour toute la durée de l'hiver? demande celle-ci, une très vieille femme.
 Et l'étranger, ayant répondu par un geste étonné mais affirmatif:
 —Ah! tant mieux, fait l'hôtesse en montrant son crâne à peu près chauve, tant mieux!... Monsieur peut voir qu'il n'y en a plus pour bien longtemps.
 * * *

—Sais-tu que la femme si naïve de ce pauvre Bertrand s'est fracturé un bras?
 —Il n'a vraiment pas de chance d'avoir maintenant une "cruche cassée" dans son ménage!
 * * *
 Un pharmacien, ayant mal pesé la drogue, a empoisonné son client.
 Quand on lui annonce la fatale nouvelle, il s'arrache deux poignées de cheveux, et:
 —Il faut avouer, s'écrie-t-il, que j'ai eu la main malheureuse; c'était mon meilleur client!



L'INCONSOLABLE

—Non, monsieur, non... jamais je n'oublierai la date de sa mort... c'était en 85... ou 86!...